

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

TEMPS TÔT...

Suivi de

LECTURE ET ÉCRITURE DE L'IMPLICITE DANS LA FORME BRÈVE

MÉMOIRE

Présenté à
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

comme exigence partielle
du programme de
Maîtrise en études littéraires

Par :

NADIA PLOURDE

Août 2005

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

Remerciements.

Pour l'écriture des matins : Renald Bérubé, le groupe des Aïs du vendredi, Louis Gauthier.

Pour l'élaboration du texte critique : Francis Langevin, Frances Fortier et Christine Portelance.

Pour être des parents exceptionnels : Danielle Côté et Robert Plourde.

Pour l'amitié réconfortante : Mario Arseneault, Danielle Beauvais, Denyse Blais, Jean-François Saint-Pierre et Francis Langevin.

Si je devais faire un grand discours intelligent afin de remercier les gens qui m'ont accompagnée sur cette route peu éclairée de la création littéraire, vous seriez à l'honneur. Heureusement pour vous, le protocole de l'institution n'exige en rien un tel type de discours à cette étape de la scolarité. J'écris heureusement car la qualité des êtres convoqués ici ne pourrait être fidèlement représentée à cause de la maladresse de mes mots.

Je suis persuadée que votre cœur saura lire toute la reconnaissance qui m'habite quand je pense à vous. Votre évocation est synonyme de joie, de générosité et de soutien à mon égard pendant ce parcours scolaire. Je vous aime.

Merci d'avoir été là. Que notre route soit longue, longue, longue.

J'aurais beaucoup aimé remercier les responsables du Fonds Québécois de la Recherche Scientifique mais ils ont choisi de ne pas m'octroyer de bourse, alors ils ne peuvent apparaître dans cette page. Tant pis pour eux.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	I
PREMIÈRE PARTIE	
Temps tôt ...	1
En guise d'épilogue	106
DEUXIÈME PARTIE	
Lecture et écriture de l'implicite dans la forme brève	109
Introduction	111
Chapitre I : Quelques visages de l'implicite	116
L'implicite par K.-O.	116
De quelques fragments textuels...	117
Mais ce n'est pas ce que je veux explorer	122
Chapitre II : L'implicite visité autrement	128
L'exploration d'une intuition	128
Deux moyens d'une redoutable efficacité :	
la convocation et l'évocation	130
La convocation explicite	131
Chapitre III : Organisation implicite de la forme et du propos	133
Comment analyser cet acte de lecture ?	133
Les scripts	133
Le « on » de Delerm	135
L'évocation implicite	139
Le plan	141
La liste	142
Le recueil, ses nombreux titres, incipit et exipit	144
Conclusion	147
L'implicite en grandes formes	147
ANNEXES	150
BIBLIOGRAPHIE	160

Présentation

Je suis revenue sur les bancs d'école en janvier 2000, j'avais 30 ans et j'étais sur le point de réaliser un rêve : plonger dans la littérature à temps plein, me donner la permission d'aller jusqu'au bout d'une passion.

Nous nous trouvons en août 2005, et vous tenez en ce moment mon rêve transformé en réalité. Quelle aventure !

Comme j'ai l'esprit de contradiction bien ancré dans mes gènes, j'aime beaucoup l'écriture à contraintes. Je me suis donc impunément lancée dans la construction d'un recueil de cinquante matins (contrainte du thème) qui devaient tenir sur une feuille 81/2 X 11 (contrainte de la forme). Quelle folie !

Tout au long du baccalauréat j'ai questionné mes professeurs-es et collègues (mais surtout moi-même) sur ce partage fou entre l'écriture et la lecture. Où s'arrête l'une et l'autre ? Quel est le pouvoir de l'une sur l'autre ? Je n'ai pas arrêté de me demander comment percer ce mystère littéraire; comment un texte peut-il arriver à sortir de lui-même pour pénétrer l'intimité du lecteur et de la lectrice ?

Alors, naturellement est venu le thème de la partie critique du mémoire, l'implicite; ce qu'on ne dit pas et qui pourtant est. Cette zone de plaisir, celle où on reconnaît à la fois la singularité du texte et où l'on se retrouve nous-même dans le texte. De quelle manière incarner ce territoire dans la forme brève ? Quelles questions !

Le mémoire est donc constitué de deux parties distinctes : la création et la critique. Pour m'assurer d'un regard plus objectif, j'ai choisi de poser mes questions à un autre recueil de textes en plus du mien, celui d'un maître de la forme brève, Philippe Delerm.

Temps tôt...

*Pourquoi donc attendre l'apparition d'un miracle ?
Seul le quotidien devrait se manifester (et demeurer jusqu'à la fin).*

Peter Handke

J'écris avec le sérieux d'un enfant qui s'amuse.

Borges

Après la nuit, le tôt temps...

Anonyme

1. Matin <i>Camille-Marcoux</i>	1
2. Petits matins, grandes joies	4
3. Matin chalet.....	6
4. Matin sur la corde à linge.....	8
5. Matin aux clams.....	10
6. Matin chaise berçante.....	13
7. Matin forestier.....	15
8. Matin nuit.....	17
9. Matin olympique.....	19
10. Matin astral.....	21
11. Matin théâtral.....	23
12. Matin d'août maritime.....	25
13. Matin dernier.....	27
14. Matin premier.....	29
15. Matin de corneilles.....	30
16. Matin privé public.....	32
17. Matin Molson Dry.....	34
18. Matin au gym.....	36
19. Photo matin.....	38
20. Matin au lot.....	41
21. Matin de petite grand-mère.....	43
22. Matin de pluie.....	46
23. Matin précoce.....	48
24. Matin ramadien.....	50
25. Maudit matin.....	52

26. Matin de mal.....	54
27. Matin 3.1416.....	56
28. Matin télégramme.....	59
29. Matin amie.....	61
30. Matin bienheureux.....	63
31. Matin mal en point.....	65
32. Matins <i>a contrario</i>	67
33. Matin d'allergie.....	68
34. Matin lendemain.....	70
35. Matin <i>feng shui</i>	72
36. Matin discret.....	75
37. Matin rural.....	76
38. Matin genou.....	78
39. Matin 101,5 Rimouski.....	81
40. Les premiers matins blancs.....	83
41. Matin d'un concierge éclairé.....	85
42. Matin Cayen.....	86
43. Matin bicois.....	88
44. Matin chez Woody-Ni.....	90
45. Matin de blues.....	92
46. Matin train.....	94
47. Matin de tempête.....	97
48. Matins littéraires.....	99
49. Matin Capitaine.....	101
50. Matin de retour.....	104

Matin Camille-Marcoux

Le *Camille-Marcoux* offre des voyages supplémentaires entre la Côte-Nord et la Rive Sud, c'est la fête du travail, personne ne s'en plaint. Le bateau d'environ 300 pieds s'appête à quitter Godbout, il est cinq heures.

Les passagers s'examinent plus ou moins discrètement, les habitués sont très faciles à reconnaître... pour d'autres habitués. Ils se dirigent avec assurance vers leur coin favori du bateau. Dans l'un des fauteuils d'avion situés à l'avant, ou dans l'un de ceux disposés en rangée qui longent le navire. D'un côté, les salles de toilettes pour femmes et pièce d'amusement pour enfants; de l'autre, rien que les salles pour hommes, le long de cet étrange couloir bordé de sièges et de grandes fenêtres remplies d'arabesques salées et séchées. D'autres préfèrent nettement l'arrière, muni d'un bar et d'une télé criarde, de chaises aqua et de tables vissées au plancher. Quelques badauds choisissent la cafétéria, royaume du néon et des banquettes vertes. À chacun ses goûts. On s'installe à un endroit ou à un autre, habitué ou pas. Avec un magazine, un journal ou des cartes à jouer. Entre les mains des voyageurs, quelques romans émergent, ils sont plus rares. Des personnes discutent tout bas, d'autres, les moins habituées, parlent haut et fort, presque autant que la télé. Une longue file

se forme juste à l'entrée du bar, le guichet des billets s'y trouve, on s'empresse de régulariser sa place.

Je me détourne de ce coin engorgé inutilement, j'aurai toujours le temps, la traversée dure 2 h 15 minutes tout de même. Je me dirige vers la place que j'ai adoptée depuis environ cinq ans, l'avant du bateau, à bâbord, deux sièges presque confortables, c'est l'endroit le plus tranquille à mon avis. Je fais ce trajet maritime au moins deux fois par année depuis ma naissance. En juillet 1969 on a marché sur la lune pendant que mon père me promenait fièrement sur *le N.A. Comeau* pour la première fois. Petit pas d'homme, grand pas de père.

Aujourd'hui, je quitte la Côte et quelque chose se déchire en moi. J'accote mon front contre une fenêtre, je regarde s'éloigner le cap à la face décachée. La vision s'élargit, les conifères ne sont plus verts, les feuillus sont déjà nus. Ici, il n'y a pas de croix de chemin car il n'y a qu'un chemin. Mais il y a des croix de montagne, croix de roc, croix de fer. Un vent du nord-est se lève, écharpe de nuages menaçants, ils deviennent brume et tout disparaît. Je suis fille de ce territoire aux paysages qui se dérobent. J'ai la mémoire qu'il faut pour. Le soleil se lève sur le fleuve et le spectacle est si grandiose que ma peine se fracasse sur le roc de la terre de Caïn.

En janvier je reviendrai vers la Côte, dans sa lumière nordique, dans son ciel bleu de Microsoft Word. Pour l'instant, je m'installe sous mon

anorak, j'enlève mes lunettes et je laisse mes larmes descendre vers la mer. Le bateau me berce dans ses odeurs d'huile à moteur et d'huile à frites, de parfum de femme et de tabac froid. Heureusement que la traversée dure un temps, je pourrai recoudre certains morceaux avant de débarquer sur les champs de blé de Matane. Leur douceur apaisera, jusqu'à la prochaine séparation, cette blessure de quitter la terre natale.

Petits matins, grandes joies

Elle est une attrapeuse de matins. Moment unique dans une journée à venir. À l'aurore, elle se réveille seule, peu importe s'il n'y a qu'elle dans le lit ou non. Elle étire le bras vers le radio-réveil qu'elle n'utilise qu'exceptionnellement. Pour la radio, par contre, c'est bien commode. Une émission de la veille en reprise, la programmation quotidienne n'est pas encore commencée : elle sourit d'aise, elle est en avance sur le monde. Première joie. C'est un sourire typique d'attrapeuse de matins.

Selon la saison, l'attrapeuse de matins observe certaines habitudes : elle peut avoir besoin de lumière artificielle. Car les matins d'hiver sont plus tardifs que ceux de l'été : plus faciles à attraper. Le but de l'attrapeuse n'est pas d'assister au départ de la nuit mais bel et bien d'attraper le matin. Ces deux univers qui se croisent chaque jour de l'année n'entretiennent aucune relation - excepté cet instant curieux où les deux échangent leur ciel dans une froideur polie. Mais la nuit n'est pas l'affaire d'une attrapeuse de matins.

Pour capturer sa proie convenablement, l'attrapeuse tend ses filets : le café se fait bientôt sentir. Aucun bruit jusqu'ici, mis à part la musique

en sourdine, le gargouillement du percolateur et l'ouverture de la porte du frigo qu'elle garde entrouverte avec son pied droit pendant qu'elle verse un peu de crème dans une tasse fumante. La porte se referme doucement, l'attrapeuse tient sa tasse à deux mains, pour les réchauffer un peu. L'horloge, inlassable, tique les secondes et taque le temps.

L'attrapeuse perçoit le moment qui s'approche. Elle coupe alors le son de la radio. Un regard au dehors permet la véritable rencontre. Une première lueur annonce le mince rayon qui glisse sur les maisons avoisinantes, voici le rayon lumineux du matin. La lumière est unique. La lumière dans la lumière. C'est la naissance du jour. Une naissance renouvelée depuis le début des temps, partout sur la planète. C'est un miracle. L'attrapeuse de matins reprend une gorgée de café et sourit intérieurement : une journée flambant neuve, comme c'est inspirant.

Attraper un matin lui fait éprouver une joie si profonde, si authentique, si ... humaine. Un trésor qui laisse des paillettes dans le regard qu'elle porte sur sa vie de terrienne. Attraper les matins lui rend la vie encore plus précieuse, car elle sait qu'elle peut rencontrer la Beauté quotidiennement, il lui suffit de se lever... tôt, elle en convient. Pas étonnant que les volontaires soient aussi difficiles à attraper que les matins.

Matin chalet

Pierre ouvre un œil pour la première fois vers 4 h 30. La buée qui sort de sa bouche est insolite mais pas impossible en ce début de mai. Comme il a ouvert un œil, il bouge aussi le reste de son corps, par réflexe. Sous la sizaine de couvertures, il se retourne vers la fenêtre qui donne sur le fleuve, qui, à cet endroit, se fait appeler la mer. L'humidité est telle que son mouvement a provoqué le refroidissement instantané du lit. Pierre se recroqueville sur lui-même et décide d'ouvrir les deux yeux. Il avait bien deviné, la brume recouvre la baie et une partie de la petite plage. Pierre habite depuis deux semaines et pour trois mois un chalet chaloupe. Non pas que le chalet soit sur pilotis, mais il est si près de la berge que Pierre a la nette impression de flotter sur l'eau lorsqu'il est couché. Surtout à marée haute comme ce matin.

Il se dégage de l'amas moite des couvertes. Elles étaient devenues des objets froids et lourds plutôt que chauds et enveloppants. Il enfile des mocassins et un chandail de laine effiloché. En plus d'entendre les vagues clapoter le long du muret de ciment qui assure la base du petit bâtiment estival, Pierre voit maintenant une famille d'eiders à duvet et se prépare une tisane en surveillant la scène. Une maman brunâtre se tient au milieu

d'un groupe de petits; d'autres adultes, dont un père coloré, les devancent de quelques palmes.

Il y voit de mieux en mieux, la clarté se précise malgré la brume et la pluie. Il se rapproche du poêle à deux ronds pour sentir un peu de sa chaleur. L'infusion libère des odeurs d'agrumes. Pierre s'installe sur un divan aussi fatigué que son chandail. Il boit une gorgée en la respirant bien, le nez dans la tasse bleue et rouge avec *Les Expos, nos z'amours* écrit dessus.

Un peu plus tard, il déroule son foulard et enlève son bonnet de nuit, une tuque trouvée dans le fond du coffre de sa voiture. Il ne pourra rester toute la journée ici, immobile, comme il l'aurait souhaité. La petite chaufferette électrique ne suffira pas à assurer un minimum de confort dans le chalet chaloupe, il faudra que Pierre bouge et déniche de la chaleur supplémentaire. Mais pour l'instant il est trop tôt, il y a les familles d'eiders à observer et la marée à voir baisser.

Matin mollo au milieu de l'humide.

Matin sur la corde à linge

Y'en a des bleues, des vertes, des blanches, celle de Danielle est bleue. Entre une maison et un poteau-lampadaire, la corde à linge roule à l'année, bien plus aisément qu'une voiture tout équipée. Danielle étend : des cordées de pantalons (de bûcheron, de velours ou de coton), des brassées de chandails (lainages, polos, cols roulés), des bas, des bobettes et des brassières, y'a pas de pudeur à avoir! Des guenilles, des linges à vaisselle et des caleçons, comme ça va sentir bon! L'épingle à la main ou à la bouche, Danielle déroule, inlassablement.

Le matin des draps, ça prend des bons bras. Le matin des couettes, ça prendrait une barouette! Sur grand écran de tissus, des fleurs, des formes et des couleurs retiennent les précieuses odeurs : ce seront les ultimes parfums respirés avant le sommeil. Des effluves qui conduiront aux rêves la maisonnée enveloppée.

Corde à linge, corde à quotidien, corde de vie. La vie inscrite dans le paysage du temps qui défile; la visite des petites filles adorées illumine le ciel de Danielle grâce à leurs vêtements. Temps qui suit son cours, suspendu entre deux poulies tel un ruisseau aérien longé par des épingles colorées. Roses, bleues, blanches, vertes, elles sont si bien faites!

La corde à linge de Danielle danse dans le vent, arc-en-ciel de vêtements évaporant l'eau tout en restant bien solide ; boutade à son alter ego dans le ciel. Comme Danielle et son amoureux Robert, la corde à linge a de la famille : il y a la corde à linge de Marie, celle de Lisette, celle de Clémence et celle d'Angèle, celle de Yolande et celle de Germaine. Celle de Sylvie et celle de Fernande. Et bien d'autres encore.

C'est peut-être pour cette raison que les mésanges semblent si joyeuses au petit matin. C'est la corde à linge de Danielle qu'elles aperçoivent en sortant de leur nid. Et c'est à elle qu'elles réservent leurs premiers chants de la journée.

Matin aux clams

— Es-tu prête Agathe?

— Je mets mes bottes et j'arrive!

Près de la voiture, un vieux attend en faisant les cent pas. Le coffre arrière est ouvert : malgré la pénombre, on peut deviner deux seaux et deux pelles. Le vieux ferme le coffre d'un coup plus vigoureux que nécessaire. La vieille sort de la maison en ronchonnant.

— C'est ça, tu dis que je suis pas prête mais t'as même pas de mitaines.

— J'ai mes gants, c'est bien assez.

— Voyons, Victor, tu sais bien que les doigts te gèlent avant que ton seau soit rempli, à chaque fois c'est pareil.

— Ben justement, quand mes mains sont gelées, c'est que j'ai assez ramassé. T'embarques-tu ? Si ça continue, la marée va être haute.

— Maudit que t'es chialeux!

— Chialeuse toi-même!

Les revoilà côte à côte, bottes aux genoux, pelles et seaux qui se balancent au rythme de leurs petits pas. Ils avancent tranquillement sur

la batture pour cueillir le trésor que le jusant de la marée permet de trouver : des *clams* bien fraîches.

Les Français et les Belges ramassent des palourdes, les Madelinots et les Gaspésiens, des coques, les Bas-Laurentiens et les Nord-Côtiers, des *clams*. Ils devraient dire des myes, mais il faudrait d'abord les convaincre... Une chose est certaine, il s'agit du même mollusque comestible (avec quelques variantes de couleurs selon l'endroit où on le prend).

L'horizon s'est dessiné une ligne, l'aube s'étale sur la batture grise. Les rochers moites boivent la lumière à mesure qu'elle émerge. Le couple s'est séparé momentanément pour procéder à la cueillette. Premièrement, repérer un petit trou, ensuite donner deux bons coups de pelle de chaque côté, puis pousser avec les pieds pour faciliter la prise. En faire le tour avec la pelle, sortir la *clam*, la secouer un peu de son sable et la placer dans le seau. Trouver une autre *clam* ou un autre trou. De loin, on dirait qu'ils pratiquent un art martial pour saluer le jour qui arrive.

Au bout d'une heure, le soleil se lève sur la plage mouillée. Agathe plisse les yeux pour mieux se concentrer sur sa tâche pendant que Victor en profite pour s'appuyer sur son outil et contempler le spectacle. Il aperçoit au large un cargo qui remonte le fleuve. Le chemin d'eau transporte le pétrole qui servira aux chemins asphaltés, logique étrange.

— Ouin, ben j'ai les mains gelées, va falloir que je retourne à l'auto.

— Je le savais, que je le savais donc!

— Ben voyons Agathe, mon seau est presque plein pis la marée remonte.

— C'est justement pour ça qu'il faut se dépêcher!

En apostrophant Victor, Agathe s'est arrêtée et la splendeur de ce qu'elle a sous les yeux la calme instantanément.

— Oh! Regarde ça, on dirait que le bateau flotte au dessus de l'eau. On dirait que les rayons du soleil le soulèvent.

Les deux gardent un silence respectueux. Une brise iodée se lève et tournoie dans la baie Hâtée.

— T'as raison Victor, la marée monte, pis on a bien assez de *clams* pour aujourd'hui.

Matin chaise berçante

La femme se réveille brusquement. Un spasme lui sillonne le corps en ne laissant derrière lui que des douleurs. Des coulisses de sueur glissent de chaque côté de son visage, comme si ses tempes pleuraient. Les plis verticaux de son front deviennent des indicateurs de souffrance. Plus tard, lorsque la crampe et sa suite disparaissent, les rides s'estompent peu à peu.

La femme s'extirpe avec peine du lit aux draps trempés. Quelle heure peut-il bien être, comme cette nuit est longue. Les mains appuyées sur les reins, elle marche lentement sur le prélat qui craque sous ses pas. Elle se verse un verre d'eau, en boit une gorgée et le place successivement sur ses deux joues pour se rafraîchir.

Accoudée à l'évier, elle regarde dehors pour imaginer l'air frais et prend de longues respirations. Elle aperçoit les lampadaires du boulevard Lasalle qui forment une ligne courbe en pointillés. Elle remarque que la ligne n'est plus aussi nette que tout à l'heure, lors de la première promenade nocturne. La femme sent bien que quelque chose se passe dans l'air qui pâlit.

Elle s'assoit avec précaution dans la chaise berçante, seul meuble confortable du 3 ½ qu'elle habite avec son nouvel époux. Celui-ci apparaît, le visage encore fermé par le sommeil mais le corps à la recherche de sa douce.

– Ça dort pas, on dirait?

– Non, juste par ti bouts.

– Repose-toi, car bientôt rien ne sera plus jamais pareil, ni le jour, ni la nuit.

– Je sais.

La femme se berce en frottant doucement son ventre de ses deux mains chaudes. À l'intérieur, l'attrapeuse de matins a tout entendu même si elle n'a pas tout compris. Dans ses eaux tantôt tranquilles et tantôt agitées, elle aussi sent que quelque chose se transforme. C'est son dernier matin dans le ventre de celle qu'elle appellera plus tard maman. Son père a raison, rien ne sera plus jamais pareil.

Matin forestier

Ça fait des jours qu'il pleut. Mais ce matin l'homme scrute l'horizon, plein d'espérances, est-ce que c'est enfin fini? On dirait bien.

L'homme remplit la bouilloire pour chauffer l'eau du café instantané qu'il boit cinq fois par semaine. C'est mauvais mais c'est bon en même temps. Ça ressemble au travail en forêt.

Après le déjeuner et le rituel quotidien pour garnir la boîte à lunch, le voilà qui descend se vêtir de l'uniforme sylvicole. Les tissus dégagent une odeur de conifères combinée à celle de l'huile des moteurs. Il est prêt à partir, tenant sa scie d'une main et son dîner de l'autre. En sortant dehors, il dépose son attirail dans la boîte du *Pick up* 4 X 4 couleur boue. Un homme, le voisin, s'approche, pareillement équipé. Il se libère à son tour de son matériel et salue son patron.

- J'pense qu'on va être bon pour bûcher toute la journée.

- Ça ben l'air à ça.

Ils prennent place dans le véhicule sans ajouter un mot. Ne reparleront qu'au moment de déterminer les travaux à faire aujourd'hui, le territoire à couvrir. Sur la route qui conduit à la métairie, les deux sifflotent en écoutant l'indicatif musical de l'émission radiophonique *D'un*

soleil à l'autre. Le soleil d'ici s'est levé plus tard que les bûcherons, mais ils se coucheront avant lui ce soir.

Matin paisible pour corps vaillants.

Matin nuit

Nuit d'écriture, l'expression la fait rêver tout éveillée. Elle décide de la traverser en compagnie des collègues excités par la perspective de se priver de sommeil pour écrire des mots. Au clair de la lune, au sombre de la nuit, la chandelle est bien vivante et la voisine peut s'amener avec son briquet.

L'étudiante timide écrit toute la nuit des lettres d'amour qu'elle n'enverra pas au destinataire. Un secret entre elle et son cœur, amoureux d'un marin qui avait perdu sa route et qui n'arrivait plus à accoster nulle part. Nul port ... Elle attendra donc le jour comme une amoureuse de marin : en faisant semblant de rien, stoïquement, sans chichi et sans cha cha non plus.

La nuit est passée, l'écriture aussi. Elle peut partir le crayon en paix. Elle salue les autres qui lui répondent, endormis et lunatiques.

En sortant, elle voit d'abord le clair de jour. Dans l'auto aux vitres givrées, elle voit du rose et du bleu partout, comme si des couvertures de bébé recouvraient le ciel.

Du sous-sol de la nuit d'écriture, en passant par la terre ferme du parcours du retour, jusqu'au balcon du troisième étage, le matin lui montre la route à suivre.

Une surprise l'attend, elle entend d'abord des cris qu'elle saurait reconnaître entre mille. Elle cherche fiévreusement, le cœur battant, les voilà : les oies sont de retour. Leur V parfait s'avance vers le nord. Le V de la victoire sur la nuit, sur la distance à franchir et sur la géographie variable.

Les matins d'oiseaux en voyage lui livrent l'espoir. Le marin reconnaîtra bien un jour le cœur amoureux qu'elle porte en elle comme un phare allumé. C'est le souhait qu'elle lance vers les oies qui repasseront à l'automne, c'est promis par la vie.

Ce matin-là, les ports deviendront des îles avec des ailes.

Matin olympique

Dans l'aurore estivale, des personnages silencieux prennent leurs distances et avalent les kilomètres : coureurs, patineurs, marcheurs et promeneurs de chiens. La piste est dégagée comme la batture de la plage Rochelois qui la longe. Personne ne se parle mais tout le monde se connaît. Dans cette aube, pas de compétition, que des cœurs qui battent fort.

Aussi fort que celui de Marie-Hélène à Athènes. Elle s'avance sur le tatami et salue son adversaire. Le judo féminin est considéré comme un sport olympique depuis 1992. Mais avant d'être un sport, le judo est un art, martial celui-là. La jeune femme est prête parce que là d'où elle vient, de Port-Cartier, en plus de la plage, il y a une fabrique de judokas : champions du monde, championnes canadiennes, meilleurs espoirs...

À peine 7 000 personnes habitent Port-Cartier. Si on compte les vieux, les handicapés, les obèses, les gars d'usine, les joueurs de hockey, les gardiens de prisons, les mères monoparentales, il ne reste plus beaucoup de choix pour confectionner une virtuose de la voie (*do*) de la souplesse (*ju*). Eh bien, les Port-Cartois y arrivent.

Peut-être le secret se trouve-t-il dans la robustesse des éléments naturels ? Comme des judokas, les habitants ont dû utiliser la puissance

du rival pour le dominer. Habitué à affronter les vents violents, le froid de janvier-février-mars, la pluie battante, vivant dans un climat où il y a trois saisons par jour six mois par année, ils sont faits forts, comme on dit par là.

Le pouvoir de l'opposant, Port-Cartier l'a inscrit dans les veines : une immense rivière dotée de quatre vigoureux bras coupe le territoire. On aurait pu penser qu'une ville n'avait pas sa place ici. Mais les bras gigantesques ont été soudés par des ponts baptisés *Alain*, *Babel*, *Chenel* (familles fondatrices) et *Aux Rochers* (du nom de la Rivière). Diriger la force de l'adversaire pour mieux le maîtriser, ça fait longtemps que les Port-Cartois ont compris le principe. On dit que l'art martial est issu des techniques guerrières dont l'essence et la finalité était de survivre - parcours parallèles et liaisons symboliques.

Ce matin, Port-Cartier a envoyé l'une de ses filles impressionner le monde et elle en a profité pour le renverser.

Matin olympien pour ville nord-côtière.

Matin astral

Il était une fois une étoile très très très brillante. Elle était plus resplendissante que le soleil dans la mer à midi. Mais elle ne le savait pas encore, car c'était le cœur de la nuit. Coincée au milieu de ses milliards de sœurs, elle semblait bien pâlotte on ne la remarquait pas. On se permettait même de se moquer un peu de son air ordinaire. Malgré cela, elle s'exhibait fièrement, ses bras ouverts sur l'univers.

Au bout de quelques heures, la nuit quitta le ciel, son mari. Elle lui faisait le coup quotidiennement, plus personne ne s'en inquiétait depuis longtemps. Et toutes les étoiles ont suivi leur mère bien aimée.

Toutes les étoiles, sauf une. Qui était figée sur place : à mesure que les autres partaient, leur lumière se glissait sur la petite étoile pâlotte. Elle brillait de plus en plus, elle grossissait à vue d'œil, elle devenait flamboyante. Elle n'avait jamais été aussi bien ni aussi belle, elle riait aux éclats, elle était gonflée de bonheur. Ses sœurs disparaissaient une à une en la regardant d'un air ahuri. Eh hop! leur lumière retombait sur l'heureuse élue.

Tout à coup elle le vit, le roi dont toute la galaxie parlait, le roi que sa mère n'avait jamais vu, celui qui éclairait le jour, le roi soleil. Il était si

lumineux qu'elle ne pouvait pas le regarder en face. Sa robe étincelante impressionna beaucoup la petite étoile qui rayonnait pourtant elle-même.

Un instant plus tard, elle se rendit compte qu'il ne restait plus qu'elle et lui dans le ciel. Alors elle décida d'aller vite rejoindre les autres pour leur raconter son extraordinaire rencontre. Elle se promit solennellement de revenir le lendemain.

Depuis ce temps, on la surnomme l'Étoile du matin. Et même si elle est bien pâlotte au cœur de la nuit, enfouie dans les jupons de sa mère, plus personne ne songerait à la trouver banale.

Matin théâtral

Installé dans un fauteuil aux bras de velours, il ne bouge pas, les yeux grands ouverts sur des images imperceptibles. Son corps est présent mais son esprit est demeuré là-bas, sur la scène du théâtre.

Il revoit en pensée le déroulement de sa pièce, qui n'est désormais plus à lui. Elle était sienne depuis six mois. Il l'a choisie parmi les autres. Il l'a aimée parce qu'elle est née d'un désir de raconter le monde au monde. C'est une pièce de l'amour, comme on dirait c'est une enfant de l'amour. Il la connaît intimement, pour l'avoir visitée avec attention, après tout, il connaît son père.

Il l'a prise avec lui, elle était en sa compagnie lors des déplacements et des rencontres. Il lui a fait une très grande place dans son univers. Et depuis hier soir, elle n'est plus là, elle l'a quitté pour vivre sa vie. Et c'est tant mieux, se dit-il, car il sait se consoler, il a l'habitude.

Il se rappelle ces hommes, ces femmes, jeunes et vieux. Pas le public dans la salle, non. Ceux qui étaient sur les planches, la plupart pour la première fois. Tous ces visages tendus par l'effort, toutes ces voix jaillissant non pas du ventre, mais du cœur. La pièce sera un succès, la première fut un triomphe.

Toutes ces heures à diriger, encourager, stimuler. Tout ce temps passé à « créer et à bâtir » comme il l'a écrit dans le programme de la soirée. Et après, toutes ces figures rayonnantes, tout ce dépassement, toute cette fierté. La coryphée, personnage central de la pièce, lui apparaît, arborant son masque de vérité, il lui sourit. Toute cette lumière. Tout ce tout à orchestrer.

Et maintenant, la pièce ne niche plus en lui. Elle est en représentation dans la Cité, à sa place.

Endossant à son tour le rôle du metteur en scène, le crépuscule a rassemblé la lumière des étoiles, le plus discrètement possible. Il a effacé leur trace pour dégager le ciel, refaire le tableau. Il dirige le matin vers l'homme, immobile. Le mouvement des images, des pensées et des émotions se dilue progressivement dans la clarté nouvelle du jour. Avec la transformation de l'éclairage, la rumeur provenant de la scène finit par se taire.

L'homme aperçoit un rayon posé sur son épaule gauche. Il se lève, adresse un salut solennel au soleil et quitte la pièce lentement.

Matin d'août maritime

Rosée lourde et soleil chaud dès 6 heures. Curieux contraste, typique de la très à l'est Côte-Nord. La marée monte, l'île aux trésors que les badauds explorent à marée basse disparaît quasiment de la vue. Le bateau échoué, qui fait jaser chaque touriste mais ne fait plus parler personne du coin, donne pour l'instant l'illusion de tanguer dans le roulis des vagues. Naufrage reproduit deux fois par jour. Au large, des bateaux vivants, géants de fer qui s'avancent près du port.

La batture rapetisse peu à peu. Goélands argentés, chiens pas de médailles, corneilles et hérons se disputent un territoire encore bien assez grand pour tout le monde, mais l'instinct étant ce qu'il est. Les foins de mer et les rosiers sauvages se démouillent à mesure que le soleil prend de l'assurance. La plage est un désert bordé d'une incroyable oasis salée, le golfe Saint-Laurent.

Le changement de *chiffre* approche pour plusieurs travailleurs d'usines : ceux de la nuit sont empressés de terminer leur semaine, ceux qui s'appêtent à prendre leur place ont hâte à la fin de cette journée avant qu'elle ne commence vraiment.

Au *Tim Horton's*, des employées de bureau déjeunent ensemble pour souligner la fin de la première semaine de travail après les vacances. Elles discutent garderie et terrain de jeux : les deux sont fermés, casse-tête pour mamans salariées.

J'enregistre tout ce que je peux, mon départ est imminent, combien de semaines, de mois avant mon retour? Ce territoire est ancré dans mon âme, j'aime tant le voir à l'extérieur de moi, totalement autonome et grandiose. Ma mémoire ne peut restituer aussi fidèlement qu'elle le voudrait ces êtres, ces paysages que je porte en moi comme je le peux. La démesure, ça prend de la place.

Le vent se lève, le fleuve en a des frissons, mon coeur aussi.

Matin doux-amer à Port-Cartier.

Matin dernier

Il va mourir. Malgré toutes les machines branchées à son corps qui le maintiennent en vie pour le moment. Sur l'une d'elles, on peut voir la date et l'heure, 20 juin 2005, 3 h 39, précisions inutiles quand le temps est compté.

Depuis 24 heures, les proches se sont relayés à ses côtés pour pleurer sur eux-mêmes. Il ne parle plus depuis deux jours, il entend à peine et ses yeux sont fermés.

Il sent la mort s'approcher de lui. C'est sa dernière nuit dans un lit, la prochaine il sera à la morgue et il ne sentira plus rien de ses douleurs incandescentes. Le froid de la mort va le rattraper et il en est bien soulagé. Comme il sait que le moment fatidique est vraiment proche, il se dit qu'il devrait se trouver à l'étape de (re)voir défiler sa vie devant lui. Mais la morphine l'empêche de fixer sa pensée sur des souvenirs précis. Ça le fait presque sourire.

Il entend les murmures des intimes, il ne veut pas leur faire signe, il a besoin de ce qu'il lui reste d'énergie pour finir sa vie avec lui-même. Se dire adieu.

Sous ses paupières, il sent peu à peu une chaleur s'étendre avec lui sur son lit. Est-ce la mort ? Est-ce le soleil du matin ? Ou les deux ? Il ouvre les yeux, curieux. La chambre est déserte, les autres l'ont cru endormi, ils se sont retirés quelques minutes. Est-ce la mort qui les a chassés ?

Maudit beau solstice d'été pour m'éclipser. Moment parfait pour partir vers cette lumière. Avec elle, vient une lucidité qui abat les ultimes incertitudes. C'est pas plus compliqué que ça mourir ? Il ferme les yeux et les machines qui l'entourent entonnent son requiem.

Matin premier

Entendre le train. *Premier son*. Bouger le corps. *Premier réflexe*. Ouvrir les yeux. *Première vision*. Prendre les lunettes, chercher des yeux la jaquette. *Premières habitudes*. Être debout. *Premiers pas*. Enfiler le vêtement. *Premier pipi*. Avancer vers le café. Goûter le nectar de l'aube. *Premiers gestes*. Rejoindre le fauteuil confortable, plier les jambes et réchauffer les pieds. *Premier refuge*. Étirer le temps. *Premier luxe*. Écouter le silence. Savourer l'événement. *Premiers plaisirs*. Observer les activités se ranger en ordre de priorité. *Premières images*. Souffler sur ce groupe de pression, éloigner l'agenda. *Première décision*. Rêvasser un peu. *Première sagesse*. Retourner le café sept fois dans la bouche avant de penser. *Première poésie*. Sourire finement. *Premier bonheur*. Regarder vers l'est, espérer la lumière. *Première question*. Attraper un matin. *Première rencontre*.

Matin de corneilles

Ça commence avec le cri d'une corneille. Les corneilles peuvent-elles ne pas crier? C'est la première question de l'attrapeuse de matins. Une question mi-souriante mi-sommeillante. Dans la découverte de ce jour nouveau, la corneille l'a précédée. C'est même la corneille qui lui a permis de saisir l'instant. Brave corneille, si paradoxalement bruyante et secrète. L'attrapeuse en sait beaucoup moins sur les corneilles que sur les matins. Et pourtant, près de cette colline d'arbres, elle n'a pas encore croisé de matin sans corneille.

L'opacité et la transparence de l'air, luttant dans la lumière pour faire naître le jour, exigent de l'attrapeuse qu'elle place des lunettes au bout de son nez. À ce moment, elle aperçoit au loin une corneille excitée qui change de perchoir. Voit-elle aussi le miracle quotidien se produire? Perçoit-elle sur ses joues de corneille la rosée qui se pose sur les feuilles? Admire-t-elle la lumière qui se pose à son tour dans et sur cette rosée? Et si c'est le cas, comment pourrait-elle ne pas crier?

L'attrapeuse se dit, en souriant intérieurement, que la corneille est cohérente malgré ses mystères et son tapage. Peut-être est-ce la beauté qui passe que la corneille salue. Une explication comme une autre. Les

corneilles, bien perchées, la guettent, l'épient, l'acclament. Hurlent aux attrapeuses de matins, aux humains pressés, sa présence fortuite incarnée dans un moment.

Qui passe.

Peut-être est-ce la raison du vacarme des corneilles? Criez, criez, croassantes fées noires, criez jusqu'à ce qu'on comprenne votre langage, celui qui honore la beauté.

Un rayon de soleil franchit le cormier coloré. Filet parfait pour attraper ce matin unique.

La corneille s'envole avec ses semblables vers d'autres destinations. Elles croassent d'abord à tour de rôle et puis toutes ensemble. Elles se déplacent sur les rayons de soleil comme s'ils étaient des ponts de lumière.

Matin magique; même les corneilles chantent bien.

Matin privé public

Il est écrivain. C'est-à-dire qu'il écrit. Et depuis quelque temps, il est un écrivain branché. Au milieu du Café, son portable trône sur la table à deux places qu'il choisit invariablement, peu importe la saison et le temps qu'il fait.

Dès 7 h 40, il arrive dans la grande pièce comme il entrerait en scène. Il observe attentivement l'auditoire potentiel tout en paraissant absorbé par ses pensées - c'est qu'il est acteur aussi.

Il exige une tasse de couleur bleue, les écrivains sont des êtres colorés, il le sait et il l'assume, surtout publiquement.

Il écrit enfin quelques lignes, après tout il faut ce qu'il faut. Il relève la tête régulièrement, à l'affût de la vie du Café, à l'affût de l'attention qu'il attire. Il ne veut rien manquer.

De temps en temps il adresse la parole à une femme très belle, ce n'est pas toujours la même, mais elle est toujours très belle. Et sa voix traverse la salle. Il ne parle qu'à elle mais il ne parle que de lui, suit-il la même logique dans l'écriture? Justement, il cherche un mot précis à intégrer dans son texte, sait-elle comment s'appelle l'os du bout du petit doigt?

Les bruits aux alentours se font plus importants. Une vague de clients en route vers le travail déferle sur le Café.

Clavier en vue, il tape des mots en se montrant comme un livre ouvert. À quoi peuvent bien ressembler ses histoires ?

Matin Molson Dry

Pour l'instant, mis à part le bruit inopiné du camion, rien n'habite vraiment le centre-ville. Suivent de très près les effluves de diesel, rondes, compactes. L'hippopotame sur roues s'arrête le long du trottoir, vis-à-vis de la rampe d'accès des personnes en fauteuil roulant.

Une porte se ferme avec un petit fracas, l'autre s'ouvre avec une grande discrétion. Deux hommes sortent du camion, ils sont bien différents l'un de l'autre, et par leur stature et par leur statut. Le conducteur, celui qui tient le carnet de facturation enveloppé dans un étui métallique tapissé d'autocollants promotionnels décolorés, celui-là a un air autoritaire et un pas décidé. L'autre, qui enfile mollement des gants trop grands, ne semble pas voir que les lacets de l'une de ses bottines sont détachés (ou n'ont pas été encore attachés ?), il avance au radar, dans sa tête et dans ses pas.

Le roulement de la grande porte de côté découpe l'air environnant pendant quelques secondes. Sur sa surface, une photo géante de quelques « madames » et de leurs seins-fesses-cuisses. Elles semblent ravies, mais ravies, de tenir dans leurs jolies mains le véritable objet à vendre. *La bière des vrais* précise le slogan derrière, inséré dans le faux paysage du sud.

On comprend tout de suite bien mieux. Le claquement des attaches de cuir sur le haut du camion confirme que la porte est ouverte au maximum.

L'autoritaire se dirige vers l'entrée du dépanneur 24 heures. Mais le jour, quand il n'a que cinq heures, n'est pas tout à fait commencé pour tout le monde : son somnolent comparse prend le diable par les cornes pour faire « le premier voyage ».

Matin de livraison pour équipiers accoutumés.

Matin au gym

On pédale, pédale, déjà essoufflé.

Et pourtant, on ne va nulle part, sinon vers une certaine forme, physique. Le nez dans une revue qu'on ne lit pas, on se concentre pour émerger définitivement du sommeil. On est dans l'avant-matin, l'avant-vie. On se trouve encore dans le *pendant-rêve*...

Et pourtant, on est bien là; la preuve, le son d'une télé tonitruante. L'exaspération monte, les muscles s'échauffent comme les esprits. L'animateur télé annonce les manchettes du jour à la légère, comme s'il n'évoquait pas la réalité, comme s'il lisait l'intrigue d'une télésérie. De la vraie nourriture à rébellion... On pédale, pédale, on se concentre sur sa respiration sans entendre la météo du moment ni les résultats sportifs de la veille. Heureusement qu'on ne porte plus attention, car ces thèmes sont traités avec plus de rigueur et de sérieux que les actualités nationales et internationales.

Où vont les salles de presse? Vers quelle forme? Les animateurs chics parlent, parlent, disent-ils quelque chose pour autant?

On tourne les yeux vers les grandes fenêtres. Tiens, la nuit s'en est allée. On ne sent plus l'effort nécessaire pour faire tourner le pédalier, on

avance, avance vers ce jour flambant neuf. On oublie tout pour observer l'arrivée officielle de la lumière. Un rayon traverse le stationnement du gym. Il s'installe le long des voitures et des arbres pour inventer des ombres. Le matin est là.

On boit avec avidité l'eau tiède de la bouteille sportive. Le café sera bon. Le tableau du vélo stationnaire fait bip bip au bout de sa course de trente minutes. Le cardio est réglé, le jour levé, la journée officielle peut commencer, on est déjà loin devant.

Photo matin

Il a mis le réveil à 6 heures pour être bien certain de surprendre le premier rayon du jour. Il fait encore noir mais une mince ligne blanche et opaque apparaît à l'horizon. Il ne pleut pas comme il le craignait, il pourra donc poursuivre le travail entrepris. Après, il doit rencontrer des étudiants à l'occasion d'une activité spéciale du Cégep, *Journée Carrières*, ou quelque chose dans le genre, il a oublié.

Ce qu'il se rappelle, c'est qu'il est l'heureux ami de Sandrine qui organise cette journée. Et comme Sandrine est Sandrine, il n'a pas pu refuser l'invitation, autrement dit il a accepté avec joie. Pourtant il n'aime pas tellement ce genre de manifestation, où les questions sont prévisibles et les commentaires sur son travail rarement pertinents. Il imagine aisément la scène qui l'attend.

« Oh! la belle photo. » Ah oui? Tant mieux, merci. Une photo n'est pas belle ou laide, une photo est réussie ou elle *n'est pas*. Et lorsqu'elle n'est pas une photo, elle est une image qui ressemble à mille autres images, c'est ce qu'on appelle un cliché. Au fond, l'art de la photographie n'a rien à voir avec l'image. Une route enneigée peut être très banale, on en voit chaque jour de l'hiver dans les quotidiens québécois. Mais une route,

après la tempête, avec un *Pick Up* au loin, qui longe un mur de glace et de neige parallèle à une série de poteaux téléphoniques, ça, ça devient une photo réussie.

« Quel appareil j'utilise? » Mais on s'en fout, je viens de vous le dire, c'est le regard qui fait la photo. Est-il important de savoir avec quelle marque de crayon Céline a écrit *Voyage au bout de la nuit*? Ses stylos ont-ils quelque chose à voir avec son œuvre? C'est ridicule, vous le voyez bien.

La photo donc, c'est le regard et... la lumière, c'est la rencontre des deux sur une surface de papier. La photo c'est l'incarnation de l'expression latine *carpe diem*: saisir le jour. Un très grand photographe, du nom de Henri Cartier-Bresson (vous voyez que vous n'êtes pas les premiers à posséder deux noms de famille), a déjà dit « *Photographier, c'est mettre sur la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur* » On peut arriver à cela. Avec du temps, un bon sens de l'observation et un regard qui veut *raconter*. Je pense que dans la vie comme dans la photo, la réussite réside dans la posture bien plus que dans la pose. Bon, avec un petit discours comme celui-là j'espère qu'ils vont être assez saisis pour me laisser tranquille.

Justement, voilà la minute qu'il attendait pour fixer son objectif sur l'allée d'érables, d'ormes et de peupliers. Ce qu'il veut, lui, ce n'est pas l'érable rouge en plein soleil levant, sur fond de ciel bleu et blanc (les nuages, c'est tellement beau). Ce qu'il veut, c'est photographier le moment où le ciel embrasé du petit matin vire brusquement au mauve et camoufle

le lever du soleil, annulant le spectacle prévu et photographié jusqu'à plus soif. Ce qu'il veut prendre, lui, c'est l'érable à cet instant précis, feuilles rouges et bruissantes, splendide géant à l'ombre du temps. La présence céleste des rayons, le vent louvoyant entre les branches et ce vert vivant d'un champ qui n'a pas donné sa dernière récolte.

Le tout, sur la même ligne de mire.

Matin au lot

Elle est une outarde perchée dans un arbre. Sous elle, l'île du Bic, avec son phare oublié, et l'île Biquette, avec sa piste d'atterrissage asphaltée. Le fleuve hésite entre le bleu et le gris, des moutons blancs broutent ce pâturage aquatique. Le soleil se hisse dans le ciel, au loin les vagues s'imprègnent de rose, les îles avec.

Installée à plat ventre à l'étage de l'abri forestier, situé lui-même au sommet de la montagne, face au Nord, elle réalise un rêve : se réveiller en plein vol.

Il en aura fallu du temps pour sélectionner les arbres à couper, scier ce qu'il faut pour construire une plate-forme solide et ériger l'abri. Des discussions animées, des efforts renouvelés, pour arriver à ce réveil magique. Minimum de matériaux, minimum d'éléments dans l'abri et maximum de confort : deux pièces l'une par-dessus l'autre, orientées exactement comme elle le souhaitait. Un mur nord-est, presque entièrement vitré. Dans le toit-mur penché vers le sud-ouest, un trou-fenêtre pour observer les étoiles, les cimes des pins rouges centenaires et la lumière du matin.

Une tablette amovible se transforme en table d'écriture au besoin. Trois chaises dépareillées qui traînaient dans le hangar de la maison familiale. À l'étage, auquel on accède par une échelle qu'elle a fabriquée et clouée, un matelas auto-gonflable et une caisse de bois renversée. Dessus, une lampe de poche pour les lectures nocturnes.

Elle vient à peine d'ouvrir les yeux, au milieu des outardes. Ducharme a écrit dans *L'Hiver de force* que « Ça jappe des outardes... Comme des chiens mal pris. ». Ce concert la rend fébrile, à l'affût de chaque battement d'ailes. Le voilier la prend à son bord, le temps de quelques hallucinantes secondes. Elle est dans le ventre de l'une d'elles et s'avance au-dessus du village.

Elle est une outarde-kangourou. Et elle est en train de vivre l'un des plus beaux matins de sa longue migration.

Matin de petite grand-mère

Lorsqu'elle ouvre les yeux, le soleil est déjà haut dans le ciel. Elle le constate en observant la teinte de la toile devant la fenêtre. Le voile qui la recouvre est rose-orange, ce qui signifie que le soleil brille de toutes ses forces. Elle en est contente, ses os aussi.

La soif la tenaille, elle glisse ses pieds veinés en bas du lit vers ses pantoufles, le corps enveloppé d'un grand t-shirt sur lequel est dessiné Titi. Titi est vieux lui aussi, avec le temps, ils finissent presque par se ressembler, oiseaux chétifs et toupets rebelles.

Elle va vers la cuisine, en tentant de mettre ses lunettes, encore endormie. Elle ne vise qu'un objectif : se verser un jus d'orange avec pulpe. La première gorgée est si vite passée, elle boit goulûment le reste du verre. On dirait qu'elle se remet d'une cuite monumentale, mais non, les médicaments ont un effet semblable à la longue.

À travers la porte patio, elle remarque avec satisfaction que la rosée s'est dissoute dans l'air. Mésanges, sizerins, roselins, gros-becs sont attablés aux mangeoires remplies la veille. Le vent, toujours présent, fait pencher les trembles et les épinettes qui bordent le terrain derrière.

Elle se prépare un café au lait *Carnation* avec une petite rôtie au pain blanc garnie de confiture de fraises qu'elle a cuisinée au début de l'été. Elle s'installe dans sa chaise berçante coussinée quatre fois plutôt qu'une et allume sa première cigarette. Sa jaquette Titi porte les traces caractéristiques des fumeuses au lit : elle est trouée à plusieurs endroits mais la petite grand-mère s'en fiche au fond. Bien sûr devant ses enfants elle affirme qu'elle ne fait plus cela, fumer au lit, mais en elle-même elle se dit parlez, parlez, je suis toujours seule au moment de me coucher.

Elle pose sa tête sur le dossier en se berçant doucement. Elle est perdue dans ses pensées, négocie avec la douleur des rhumatismes qui se manifestent malgré le soleil. L'horloge grand-père accompagne le temps qu'elle trouve parfois si long. Pourtant, il y a eu un temps qui est passé bien vite, avec onze enfants et un mari malade. Sur la porte du frigo on peut voir six photos d'arrière-petits-enfants. C'est drôlement faite la vie, se dit-elle la gorge un peu serrée.

Elle se relève en grimaçant et effectue sa toilette quotidienne dans la salle de bain jaune. Elle en ressort habillée d'un jeans de velours côtelé bleu marin et d'une camisole orange. Par-dessus, elle a enfilé une ample chemise de coton fleurie. Pour compléter le tout, des bas bruns remontent aux genoux, en retenant autour des chevilles le bas évasé des pantalons. Elle a un look extraordinaire pour une dame respectable de 77 ans. Mais elle l'ignore, elle ne regarde pas les magazines de mode, elle leur préfère de

loin les romans policiers. Ce qu'elle sait par contre, c'est qu'elle ne doit pas oublier de se frotter d'huile à mouches avant de sortir. Y'a beau avoir du vent, les mouches finissent toujours par nous trouver quand on est accroupi dans le champ.

Elle ramasse un plat de crème glacée vide et place sa casquette de la compagnie Reynolds sur sa tête sans cheveux blancs (sa grande fierté secrète). Elle sort, de plus en plus enthousiaste, et se dirige presque rapidement vers la talle de bleuets qu'elle a remarquée hier après-midi en revenant vers la maison. Le téléphone sans fil que ses enfants lui supplient d'apporter avec elle dans ses expéditions reste là, près de la tasse de café à moitié bue.

La petite grand-mère n'a peur de rien, surtout pas de mourir.

Matin de pluie

La pluie qui tombe fait un son qu'on peut reconnaître entre tous. Quand les autres bruits se diluent, alors on peut distinguer un rythme, celui de l'eau qui se promène sur le rebord du vent.

Les yeux encore fermés, elle commence par entendre vaguement la pluie. Puis, à mesure que le sommeil s'éloigne de son rêve, elle profite langoureusement de ce concert en plein air. La fenêtre ouverte lui donne l'impression d'être aux premières loges. Tous les autres bruits familiers sont en retrait, mais où sont-ils? L'attrapeuse de matins, curieuse, ouvre les yeux et sort du lit. Elle guette la corneille, le geai bleu, elle tend l'oreille pour distinguer le train ou le camion d'ordures, c'est un jeudi après tout. Aucun des bruits coutumiers n'enveloppe son matin. Rien que cette pluie qui voudrait devenir une rivière de la Côte-Nord. Le temps avance malgré tout, la pénombre se retire mais les repères habituels sont recouverts de gris, le gris de la pluie.

Ce sera donc un jour « ombrageux sans ombre » se dit l'attrapeuse de matins. Elle ne saisit toujours pas cette expression qui lui semble inexacte, inappropriée : journée *ombrageuse*. Quand il fait gris comme aujourd'hui, il n'y a pas d'ombre: tout est gris. Tandis qu'un jour, même

juste un peu ensoleillé, possède et promène sa collection d'ombres. En réalité, une journée *ombrageuse* est *ensoleillée*. C'est simple, non?

Trop occupée par ses considérations lexicales, elle n'a pas vu s'effectuer le passage de la nuit au matin. Il est donc là, dégoulinant et tremblant. Il sent si bon. L'attrapeuse allume une petite lumière et sourit. Dans son regard gris, aucune ombre non plus. Que la joie enfantine d'ajouter à sa collection un matin exceptionnel.

Et si elle dansait?

Matin précoce

— Maman, quand est-ce qu'on y va ?

Elle entend la question dans son rêve. Du moins en est-elle persuadée jusqu'à ce qu'elle l'entende à nouveau, mais cette fois dans son oreille, ce qui la chatouille et l'irrite à la fois.

— Maman, j'ai dit quand est-ce qu'on y va ?

— Morgane, où veux-tu aller ?

— Ben tu le sais, aller faire mon inscription colère.

— Scolaire, Morgane, scolaire.

— Comme tu voudras. Mais on y vas-tu là ? Tu m'avais dit un dodo, j'ai dormi.

— Morgane, il est cinq heures moins quart du matin, tu vas te calmer les nerfs pis tu vas retourner te coucher.

— Oui, mais t'avais dit...

— Morgane, arrête, veux-tu ? Il est trop tôt.

— Je m'endors plus. Bon E.

— Bien va dans ta chambre, prends-toi un livre et laisse-moi dormir.

— Jusqu'à quand ?

— Aaaaaah, disparais de ma vue.

– Je viens te réveiller quand la petite aiguille est où ?

– À 7, et la grande à 6. PAS AVANT.

– OK d'abord.

– Pis réveille pas ta sœur.

La tranquillité remplace Morgane dans la chambre. Pas longtemps...

– Papa, j'ai renversé mon verre d'eau dans mon lit.

– Oh, Simone, tu es toute mouillée. NON, tu ne viens pas dans le lit, tu vas tremper les draps. Les filles, la journée n'est pas ENCORE commencée, c'est la nuit, qu'est-ce qu'on va faire avec vous autres ???

– T'as qu'à nous envoyer à l'école en autobus colère.

Matin interminable pour Morgane écolière...

Matin ramadien

La rumeur du quartier qui s'éveille entre par la fenêtre entrouverte de la cuisine. Sur le comptoir, une montagne de vaisselle empilée sommairement témoigne du repas festif de la veille. Omar se frotte les yeux en bâillant. La nuit fut longue comme un jour d'été. Et aussi remplie, aussi lumineuse, aussi chaude. Ils ont mangé, bu et dansé jusqu'au lever du jour, c'est-à-dire jusqu'à il y a cinq minutes environ.

La coriandre fraîche était délicieuse dans la chorba, le vin apporté par Joseph se buvait comme de l'eau et la musique des frères Mamadou les plongeait dans leurs racines berbères. Une soirée vraiment réussie.

Maintenant Omar fait une prière pour remercier Mahomet. Il boirait volontiers un grand verre d'eau mais cela lui est interdit par l'une des lois du Coran. Le Ramadan durera encore 20 jours. Les nuits et les jours sont à l'envers des autres. Ou à l'endroit de Allah, tout dépend du point de vue que l'on adopte. Jeûner, ne pas médire, ne pas fumer, ne pas boire, ne pas avoir de rapports intimes, sont des excellents moyens de se recentrer sur l'essentiel.

Omar se lève de table, lave consciencieusement ses mains et quitte la cuisine. Aujourd'hui, comme tous les mardis, il va chercher une cargaison

de légumes dans les Cantons de l'Est. Le Ramadan, on aura beau dire, c'est un peu fatigant quand c'est à la sauce québécoise : au travail, il faut garder le même rythme, peu importe les rites. C'est donc un mois où le sommeil manque. Mais lorsqu'arrive le soir avec ses odeurs, ses couleurs et ses promesses d'ivresse, Omar ne veut pas aller dormir. Le sommeil attendra bien quelques semaines avant de redevenir réparateur. C'est son âme qui se répare pour l'instant.

Maudit matin

Tululu. Tululu. Tululu. Tululu. Tululu. Tululu.

Non, elle ne veut pas y croire. Pas déjà. La radio-tululu-réveil le lui confirme pourtant, c'est le matin. Elle se retourne par dépit, de mauvaise humeur. Elle se replie sous la couverture en émettant un son de gorge plaintif.

Pourquoi tous les matins ne sont-ils pas des dimanches? Pourquoi faut-il se réveiller lorsqu'on dort? Pourquoi la nuit passe-t-elle si vite? De quel droit arrête-t-on les rêves dans leur envol?

Elle déteste les matins. Ceux-ci n'ont jamais vu son sourire, sauf dans son sommeil.

Qu'est-ce que c'est cette idée de se lever de si bonne heure? Sous quel prétexte impose-t-on un horaire de travail aussi outrageusement matinal, en pleine ère post-moderne?

Elle se lève d'un bond, dans un mouvement d'impatience, se rend à la fenêtre et tire brusquement sur les cordelettes du store horizontal bleu pâle.

Et toute cette satanée lumière, est-ce vraiment nécessaire?

Elle est charmante la plupart du temps. Mais si elle avait la chance, un de ces jours, d'attraper un matin au lasso, elle le retiendrait en otage quelques heures. Elle le garderait bien serré sous la couette. Et elle pourrait dormir comme elle le veut. Enfin la paix.

Ce n'est pas demain la veille, car le réveil a tululé très longtemps avant qu'elle ne l'entende et se mette à vociférer comme une enragée. Le matin est là depuis un bon moment.

Elle est en retard. Elle voudrait mordre et la journée ne fait que commencer.

Matin requin pour femme noctambule.

Matin de mal

Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Si ses larmes ne s'étaient pas évaporées, il nagerait dedans c'est certain. Il est seul, mais comment être deux pour pleurer un amour perdu ?

Quand on pleure un mort, on pleure tous ses morts. Pareil avec l'amour. Il pleure donc son dernier amour mais aussi le premier et les autres qui ont suivi.

Ces minces percées de conscience ne l'apaisent pas, au contraire, il sanglote un peu plus. « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil », a écrit René Char.

Il est le roi Arthur, touché à mort, une épée dans le cœur. Il est un aéroport abandonné dans le grand vent du Nord. Il est une algue séchée. Il est un souvenir qu'on oublie très vite, qu'on ne raconte jamais. Il est anéanti par tant d'espoir mort.

Il sait très bien que cette fois il n'en sortira pas indemne. Il le sait parce que la beauté de ce jour nouveau décuple sa tristesse, assassine ses dernières ressources. Il relit ce qu'il a écrit dans l'agonie nocturne : *Tombeau pour mon amour, s'il vous plaît. Prêtez attention à son matériau, le bois brûlerait comme l'écorce si on y déposait mon cœur enflammé charriant*

tonnerre. Dites-moi comment soigner un sentiment K.O. Je vous en prie, ramenez-le moi. J'implore le retour de mon cœur vaillant.

La convalescence sera longue, les rechutes nombreuses, les rémissions trompeuses. Pendant un certain temps, long, la vie, ce sera pour les autres. Pour lui, on parlera de survie. C'est mieux que rien. Mais c'est pire que tout.

Sa douleur est vive et le soleil blanc de ce matin de décembre éclabousse son mal partout sur les murs de la pièce.

Matin 3.1416

Elle ouvre les yeux et se sent complètement perdue. Où se trouve-t-elle ? Une chambre, vaguement, très vaguement connue se dessine sous les yeux embrumés et l'esprit embrouillé. Un bureau à six tiroirs, une table de chevet, un miroir rectangulaire, une autre table de chevet. Lorsqu'elle aperçoit les valises, ses souvenirs se mettent à émettre des signaux qui lui permettent de se rappeler enfin où elle se trouve.

Une lueur bleuâtre recouvre les murs et tous les objets de la pièce. Mais quelque chose ne va pas avec cet éclairage, son regard fouille l'origine du rayon jaune qui longe une partie du mur : une lampe est allumée.

Elle bouge une main pour frotter ses yeux bouffis et ses jointures rencontrent les montures de ses lunettes, ce qui lui explique instantanément la raison pour laquelle elle voyait avec tant de précision le rayon suspect. Elle étire lentement son bras droit pour éteindre la lumière artificielle. Le bleu-gris est maintenant partout dans l'espace, pour un instant elle devient daltonienne.

Elle pense à Pi, qu'elle a abandonné sur l'île peuplée de suricates inoffensifs. Le sommeil est venu sournoisement la prendre lorsqu'elle s'est

appuyé sur son coude droit, épiant Richard Parker pendant que Pi tentait de se construire un abri au sommet d'un arbre. Elle a dû relâcher son attention, épuisée par la longue et pénible traversée, trop heureuse de constater que son ami Pi pouvait enfin dormir sur terre.

Le roman s'est refermé sur lui-même, gardant pour lui la page où elle avait interrompu sa lecture empathique. Encore habitée par les fabuleuses aventures de Piscine Molitor Patel, elle s'assoit dans le lit, ajuste ses lunettes, saisit le livre sous le drap et ouvre l'objet. Ses mains établissent d'abord le territoire à éliminer pour sa recherche, elle se souvient qu'elle a déjà lu plus de la moitié de son contenu. Quelques regards fureteurs survolent les pages sans s'arrêter longtemps. Elle relit en diagonale des bouts de phrases, retrouve partiellement les émotions du narrateur, suit ensuite consciencieusement les lignes qui l'ont menée au sommeil, voilà, c'est juste ici, page 289, que Pi est disparu de sa conscience pour réapparaître dans ses rêves.

La lueur matinale s'étend peu à peu dans la pièce, lui redonnant ses couleurs véritables. Elle le remarque distraitement, ses mains cherchent le signet, le trouvent sous l'oreiller chiffonné et le placent au bon endroit. Elle referme le livre et constate avec une certaine angoisse qu'il ne reste pas beaucoup de pages à lire et le dépose sur la table de chevet. Au bout d'un moment, elle se recouche sur son radeau-lit et sourit. Il ne reste plus beaucoup de nourriture romanesque à propos de Pi, mais à l'autre

extrémité de la pièce, une dizaine de bouquins attendent sagement d'être dévorés : sa survie est assurée. Elle enlève finalement ses lunettes et se rendort, un tigre du Bengale blotti contre son cœur.

Matin télégramme

Bon matin petite sœur. **Stop**. Je t'écris enfin un mot. **Stop**. Il est 4 h 15 du matin. **Stop**. Ce n'est pas pour me plaindre mais c'est le seul temps que j'ai à moi. **Stop**. Vivre trois mois en Suisse dans une ferme laitière c'est l'idée du siècle. **Stop**. J'apprends et je travaille beaucoup. **Stop**. Je mange comme jamais. **Stop**. Voici la routine : lever à 4 h 45. **Stop**. Travail en équipe avec Euzébio. **Stop**. 17 ans, il vient d'une famille portugaise. **Stop**. S'ennuie de sa mère. **Stop**. Le patron s'en fout tant qu'on ramasse le lait. **Stop**. Et que la production de gruyère ne ralentit pas. **Stop**. Nous nous rendons à la remorque-étable située dans les alpages. **Stop**. Immense récipient d'environ 1 000 litres communément appelé Boule-à-lait. **Stop**. Prépare les trayeuses, démarre le compresseur avec la génératrice. **Stop**. Euzébio dans la colline pour rapailler les vaches. **Stop**. Troupeau familial de 60 bêtes : des Grises, des Tachetées rouges et des Limousines. On est en voiture. **Stop**. Grandes cornes inquiétantes, peau du cou qui pend et boule au garrot. **Stop**. Le patron veut que j'apprenne leur nom par cœur. **Stop**. Patron peut toujours rêver. **Stop**. Ensuite c'est parti mon kiki avec le déplacement de 250 Suisses-Allemandes d'un pré à l'autre. **Stop**. Des agriculteurs allemands ont loué des alpages pour leurs

grosses vaches. **Stop.** Arrêt à la fromagerie pour livrer le lait. **Stop.** Gruyère : miam miam. **Stop.** La Tomme : mélange de lait de chèvre et de vache. **Stop.** Je voudrais que la vie goûte la Tomme non-stop. **Stop.** À 7 h 30 les cloches sonnent pour annoncer le déjeuner. **Stop.** Repas gargantuesque. **Stop.** Trop de nourriture pour un seul télégramme. **Stop.** Ici on dit Roumzicroumzi. **Stop.** Faut manger pour chier. **Stop.** Le mont le plus près s'appelle le glacier des Diablerets : 3 210 mètres. **Stop.** Et ce n'est pas le plus imposant. **Stop.** Il pleut presque tout le temps. **Stop.** On fait deux traites par jour. **Stop.** Et entre les deux la fabrication des fromages. **Stop.** Non je n'ai pas croisé Heidi. **Stop.** Mais je crois que le voisin est son grand-père. **Stop.** Retour prévu après la saison. **Stop.** Mi-septembre si tout va bien. **Stop.** J'entends le patron dans l'escalier. **Stop.** C'est l'heure. **Stop.** Faut bien être en Suisse pour ne pas voir le temps passer. **Stop.** Bonjour à tout le monde. **Stop.**

Benjamin replie la lettre-télégramme et scelle l'enveloppe qu'il déposera dans la boîte du courrier en passant devant. Sa petite sœur sera contente.

- Bom dia Ben.

- Bon matin Zébio.

Matin amie

Au beau milieu d'un après-midi d'octobre, l'attrapeuse de matins s'en va acheter le café précieux. Elle rencontre son amie torréfactrice (factrice de torride à la poste des amours...). Échanges amicaux, courts, où la complicité demeure le principal ingrédient. Regards croisés qui en disent long. On se revoit en fin de semaine, promis, ça fait trop longtemps.

L'attrapeuse adresse ses aurevoirs amicaux en partant, humant son sac de café comme si elle sortait d'une parfumerie.

- C'est vrai!!!!!!!!!!!!!!!, faut que je te raconte! L'amie se lance alors dans le récit fabuleux d'un matin attrapé la semaine dernière. Ses yeux bleu clair brillent, ses cheveux blonds flottent comme des plumes autour de son visage qu'on dirait sculpté par le vent. Elle raconte, l'amie, les détails qui confirment l'importance de la prise. Ses mains tracent l'organisation des couleurs déployées dans le ciel. Elle évoque et la noirceur et la lueur et la lumière. Et le matin, attrapé. Un matin volé au sommeil qui de toute manière, ne venait pas, ajoute la belle en haussant ses épaules si douces sous la camisole colorée.

L'attrapeuse écoute attentivement, capturant ainsi une deuxième aube dans sa journée. Inattendu et éblouissant de fraîcheur, ce matin

empoigné en plein après-midi gris. Elle est reconnaissante à son amie pour ce merveilleux présent, passé. La complicité jusque dans la trappe du matin, odeur mêlée de café et d'amitié, odeur chaude, qui se glisse le long du cœur pour protéger du froid crasse des difficultés quotidiennes.

Et tout à coup, le temps reprend ses droits, la commande à préparer, le travail à poursuivre, oui, on se retrouve samedi, j'apporte le Scrabble, il pleuvra peut-être. Il fera bon, sûrement.

Matin bienheureux

Ciel gris, foin humide et vent qui erre : c'est le calme plat dans ce quartier résidentiel construit après l'ère *Shelter Bay* et pendant l'époque *Cascades inc.*, vestiges typiquement port-cartois. Soudain, une voix enthousiaste se fait entendre :

- Vas-y, t'es capable, je ne te tiens plus. Vas-y Alexandre, t'es suuuuuper bon!

Les mots du papa vont droit au cœur du fils. Il se concentre de toutes ses forces, tient les poignées jusqu'à blanchir ses doigts. Il regarde droit devant lui, les yeux écarquillés, interloqué de se déplacer de manière indépendante. Il entend furtivement sa petite sœur Rosalie trotter derrière son père et lui. Énergiques, le grand et la petite l'encouragent de leur *Net's go* (version de Rosalie pour *Let's go*). Encore quelques mètres, encore, encore.

Il traverse la rue déserte. Mais il ne s'est aperçu de rien, il ne sait plus très bien s'il vole ou s'il roule. Il observe ses jambes qui bougent rapidement, avec de plus en plus de souplesse, de moins en moins de coups.

Il cesse subitement de pédaler, écarte les pieds et avance, poussé par l'élan précédent. Son père essoufflé lui répète :

– Alex, ça fait un bout' temps que je ne te tiens plus, mon ti t'homme, t'es vraiment un champion, je suis très fier de toi, Rosie, as-tu vu comme ton frère est bon?

Alexandre ne dit rien, il sourit, c'est tout ce qu'il peut faire pour s'exprimer face à son exploit. Il a un cœur dans la poitrine qui bat à 100 à l'heure, un autre dans la gorge qui lui donne des émotions bizarres, il ne sait pas s'il a envie de rire ou de pleurer. Alexandre éprouve le bonheur sans savoir le nommer. Il lève les yeux vers son père, ils brillent plus que le chrome de son vélo flambant neuf.

Sans avertissement, il recommence à pédaler, menant son véhicule droit devant lui. Son casque protecteur lui enfle la tête, ses petits bras encore raides serrent bien fort le guidon, il s'élanche en s'assurant quand même du coin de l'œil que son entraîneur de père l'accompagne toujours.

– Vas-y Alex, on repart, inquiète-toi pas, je suis là. S'il arrive quelque chose, je suis juste à côté.

C'est officiel, Alexandre peut maintenant faire du bicycle à deux roues. Dans un concours de fierté, son père et lui arriveraient au premier rang *ex aequo*.

Matin historique pour Alexandre le Grand de quatre ans et demi.

Matin mal en point

Nuit blanche et matin mauve. Mais l'écrivain en herbe ne voit rien de la couleur ni de la beauté du jour quand elle est l'otage d'une crise d'anxiété. L'effrayante nuit ne peut durer toujours, elle le sait bien mais elle n'en est plus si certaine. Nuit oppressante, qui l'a clouée au lit, privée de ses ressources diurnes naturelles. La peur, pleine d'assurance, rampe vers elle avec ses terrifiants habits.

Des moments horribles où quelque part en elle s'ouvre le tiroir à frayeurs et s'envolent les dernières traces de calme. D'abord le doute paralysant arrive, s'infiltrant dans les pensées insécures. Elle est sans abri devant ce monstre à têtes multiples qui visse son détecteur d'angoisses au milieu de sa nuque raidie. La grande boycoteuse n'est pas loin derrière, drapée d'autodestruction, c'est elle qui chuchote à l'oreille, qu'as-tu écrit là, n'as-tu pas honte ? D'où te vient cette prétention littéraire, ne t'a-t-on jamais montré le ridicule de ton entreprise?

Et toutes ces voix, comme une chorale moqueuse dont le chant s'enroule autour de son corps, lui donnent froid et chaud simultanément, paroles tueuses d'écriture : mais pourquoi ce verbe? Et là, quel est cet anglicisme? Et le niveau de langue, il est à quel niveau au fait? Et cette

conclusion qui ressemble à une intro ? Et cette citation tronquée, est-ce vraiment pertinent? Le chœur sans cœur devient un orchestre antiphonique qui remplace le sang dans les veines.

Elle cherche fébrilement une arme de défense contre ces apparitions nocturnes, l'ennemi est féroce.

Un rayon de jour met en lumière le carnet qu'elle saisit pour se sauver de la noyade. Elle empoigne son crayon, décidée à riposter par la mine de l'offensé. Au bout de quelques oppressantes minutes, l'écriture s'empare de l'angoisse, la retient enfermée entre ses lignes. Les forces de résistance s'organisent autour de l'écrivain sans expérience.

Elle ne se laissera pas faire. Elle avancera sur les lignes prudemment, mais elle avancera coûte que coûte. Jusqu'au bout du projet, elle ne se laissera pas abattre. La nuit' c'est fait' pour dormir affirmait sa mère lorsqu'elle était petite. Ça doit être encore vrai.

Elle se promet de s'en souvenir le soir venu.

Matins a contrario

On est là, immobile. Paralysé par les démons depuis des heures. Insomnie maudite. Angoisse insoumise. Et puis le sud-est met en lumière un commencement. Qui implique une fin. Au diable les tourments. On est là, apaisé. Matin fragile de toute beauté.

Ω

On est là, immobile. Sous les yeux, roselins et mésanges savourent le tournesol. Festin improvisé, danse ailée sur le patio. Sérénité absolue. Et puis le début du jour éclaire la scène autrement. Un parallèle s'établit avec d'autres continents. On est là, affligé. Matin facile en Amérique.

Matin d'allergie

Atchoum! Mais quelle est cette manière d'émerger du sommeil? Le moine bénédictin ouvre les yeux avec cette question pressante.

Voilà que ça recommence, tout le branle-bas de combat : le nez qui pique, les yeux qui plissent, la main droite se soulève d'en dessous des draps pour se placer devant la bouche. Ça y'est, c'est reparti, la respiration ne respire plus, atchoum!

L'allergie mystérieuse s'est installée sans gêne, avec impertinence, dans ces moments plus précieux que des trésors. On ne sait d'où vient cette allergie ni jusqu'où elle ira pour chambarder les matins magnifiques. Ses habits sont visibles et bruyants, les éternuements qui les suivent se répètent comme des bègues désespérés. Mais l'allergie va plus loin dans son incursion : lui, si alerte à l'aube, sent un engourdissement général, pas une paralysie, mais plutôt un ralentissement, comme si l'allergie allongeait un voile entre lui et son matin.

Entre deux mouchoirs, les yeux mouillés, il tient bon et guette avec obstination l'arrivée de ce matin d'été. L'amoureux de Dieu avance en contournant les rares meubles de sa cellule, jusqu'à la chaise, tout près de la fenêtre, poste de guet idéal pour la mission journalière. Il se mouche

encore sans succès, les voies nasales sont obstruées par l'allergie qui se montre bien insistante.

Apparaissent peu à peu les silhouettes vacillantes des cormiers, le dos rond de la colline et les contours anguleux de la table de travail. Non, l'allergie ne parviendra pas à altérer la magie de ces instants de silence. Une présence presque sacrée que celle d'un matin qui naît. L'allergie s'amadoue à son tour, peut-être est-elle sous le charme?

Peut-être.

Matin lendemain

Elle se réveille la tête ankylosée. Elle se rend compte que sa mémoire l'est aussi. Quelques flashes imprécis mais tenaces circulent difficilement dans son esprit : elle a perdu la dernière portion de la soirée. Elle ne boira plus jamais de téquila à 2 heures du matin en finissant une partie de billard. Elle sent qu'elle va devoir s'excuser de son comportement de la veille. Une fois cela établi, reste à savoir ce qu'elle a pu dire ou faire exactement. Elle file tellement mal qu'elle aimerait bien avoir la nausée. Mais non, son corps est encore trop ivre pour être malade. Elle est comme ce personnage de *Leaving Las Vegas*. Elle sait ce qu'il y a en lui de morbide, ce qu'il y a en eux de paumé.

Avec sa vie tout croche, accrochée à la solitude, décrochée de la réalité.

En plus, elle se réveille dans un appartement qui n'est pas le sien. Après son inventaire de dégoûts, elle veut s'en retourner chez elle se morfondre un peu plus. Elle se lève péniblement, le reste de la maisonnée dort encore. Le plancher craque et son cœur fait la même chose en même temps. Elle constate qu'elle a égaré un chandail emprunté, autre gaffe. Dehors, une tempête de neige. On dirait son cerveau en paysage.

Elle devra attendre midi, les routes seront alors dégagées. D'ici là, respirer, retrouver le chandail perdu, déneiger l'auto et partir enfin vers son poisson qui n'est pas rouge. Aller vers sa transparence, vers le silence de son monde, faire semblant d'y habiter quelques heures.

Il faut qu'elle arrête de dramatiser. Ne pas rougir de honte, dorénavant brûler la chandelle par un seul bout. On dirait que la journée d'hier n'a pas eu lieu.

Sortir dans l'air de l'hiver. Se brosser les dents d'abord. Pour effacer les traces de nicotine, le goût persistant de la téquila au citron. Et puis, boire un lac avant d'enfiler un manteau.

Matin de misère pour amnésique éthy-o-lée.

Matin feng shui

Pour réussir un matin en harmonie avec le vent et l'eau afin d'obtenir une meilleure circulation de l'énergie, l'observation de quelques règles suffit. Autrement dit, on améliore le *chi* (énergie fondamentale de la terre) et on met à bas le *sha* (qui est une énergie néfaste).

Idéalement la maison sera ouverte vers le sud, située près de l'eau et protégée par des collines. On sait que le sud apporte le succès dans la maison à condition que l'on y trouve des sujets bénéfiques comme des objets rouges, des fleurs et bien entendu une vive lumière.

Dans la chambre, le lit sera situé face à la porte ET adossé à un mur sans fenêtre. La pièce devra être peinte en rose, ce qui encouragera l'harmonie dans le couple. Si vous êtes célibataire, vous aurez des draps roses qui favoriseront une rencontre, surtout si vous placez sur un mur sud-ouest un couple de canards rose et jaune. On pourra circuler librement autour du lit : le *sha* s'accumule dans les pièces encombrées ou en désordre. Rien ne peut vous protéger du *sha* si votre chambre est encombrée ET en désordre.

Lorsque vous serez debout, face au nord-ouest, vous enfilerez vos pantoufles laissées là la veille, pointant le nord (ce qui vous assurera une carrière florissante). Vous vous dirigerez ensuite vers la salle de bain en passant par le couloir orienté nord-ouest/sud-est. En ouvrant la porte - la salle de bain sera aérée et ventilée - vous sentirez immédiatement sous vos pieds le froid de la céramique (car vous aurez enlevé vos pantoufles dans le couloir). Comme vous aurez pris soin de placer les bouchons du bain et du lavabo afin que rien ne se perde, vous aurez plus de chance de vivre avec un budget équilibré.

Après vos ablutions, vous frôlerez un morceau de bambou creux, ce qui vous purifiera instantanément.

Vous arriverez à la cuisine, le cœur de la maison. N'oubliez pas que dans cette pièce se trouvent deux éléments opposés : l'eau et le feu. Par conséquent, le lave-vaisselle et l'évier ne doivent pas être situés trop près de la cuisinière. La cuisine est TOUJOURS orientée vers l'est car cela vous assurera une famille en santé. Si vous êtes seul, placez sur la table ronde une tortue pointant la tête vers le nord-ouest, vous ferez ainsi d'une pierre deux coups : vous aurez une vie satisfaisante et longue en plus de vous attirer de l'aide et des amis. À condition que la tortue soit de couleur blanche, argent ou or, c'est à votre convenance.

Un cristal suspendu à la fenêtre stimulera la vie domestique et allègera les tâches quotidiennes. De plus, les premiers rayons qui traverseront le cristal illumineront votre matin harmonieux et énergisant.

Voilà donc la manière *feng shui* de réussir vos réveils, la seule façon décente de sortir du lit. Colette sait tout cela, elle a adopté cette méthode quand elle n'a pu adopter une petite Chinoise. C'est le *feng shui* qui lui a sauvé la vie. Elle a enfin compris pourquoi tout allait si mal : sa maison était orientée vers le nord, forcément, le *sha y* était roi. Elle a donc vendu la maison et en a acheté une conforme, c'est son agente d'immeuble *feng shui* qui l'assure de l'harmonie du bâtiment. Ce matin, elle est donc prête à retourner au bureau. Pourvu qu'ils acceptent ses propositions d'aménagement. Facile : elle n'a qu'à glisser une tortue en cristal dans sa sacoche en bambou.

Matin discret

C'est un matin ordinaire, il est comme ça. Planté dans la semaine, il est là, banal comme un chaudron gris.

Les écrivains l'ont ignoré jusqu'ici, les peintres ne l'ont pas illustré et aucune sculpture ne porte son nom.

On ne se souvient pas de lui, on l'oublie vite, on ne le désire jamais. On s'en fout.

Et pourtant, il personnifie le quotidien, il est le fil qui tisse ensemble les jours de la semaine. Il relie le début au milieu. Et il passe, souvent inaperçu.

Mais il s'en fout lui aussi. Il se présente et prend sa place dans l'espace et dans le temps. Il est le souverain de son moment, il règne anonyme et tranquille, sans en faire tout un plat.

Il s'appelle Mardi Matin.

Matin rural

Les draps oubliés la veille sur la corde à linge sont figés par la gelée d'automne. Le jardin à moitié dégarni, avec ses queues d'oignons alignées comme une rangée de réverbères éteints, ressemble à une ville miniature bombardée.

Les fleurs séchées sur place dans leur bac vert foncé ne plient plus avec la brise, leurs tiges se cassent au moindre souffle du vent. Les chaises de patio, privées de leurs coussins, sont recouvertes d'une épaisse couche de rosée.

Mais Romain ne voit rien de tout cela car il est aveugle. Planté devant la fenêtre, il peut sentir la lumière qu'il ne voit pas et qu'il attend. Il n'a pas besoin de consulter sa montre pour avoir une idée de l'heure, il doit être environ 6 h 15 : le soleil n'est pas levé mais le jour si.

C'est pour bientôt; jamais ses oreilles ne le trompent, elles lui fournissent bon nombre d'indices. Les deux corneilles habituelles sont juchées sur le toit du hangar et annoncent le lever du jour (mais pourquoi accorde-t-on aux coqs l'exclusivité de cette activité ?). Quelques camions sont déjà passés dans le rang. S'il ouvre la fenêtre, il pourra humer l'odeur

du feu que le voisin a allumé pour réchauffer sa maison, autre signe indiscutable.

Romain se dirige vers la cuisine en laissant sa main droite lire les objets qui bordent le parcours : le divan de cuir, la violette africaine, la table du téléphone, la cheminée de briques et finalement le frigo. Le voilà au milieu de la pièce où persistent des odeurs de cannelle de la croustade préparée hier soir.

Ses doigts trouvent le panier où sont restées quelques pommes intactes afin de les cuire en compote pour le déjeuner. Dans l'armoire devant lui, le petit chaudron en inox, matière conductrice de chaleur par excellence. Glisse le tiroir aux ustensiles, quelques mouvements suffisent pour saisir le couteau qui pèlera les pommes cueillies hier après-midi dans le champ en arrière, là où le vent tourbillonne, même en été.

Pendant qu'il s'exécute, avec la précision d'un horloger (ou d'un soudeur), le soleil paraît à l'horizon et transforme le paysage en allumant les nombreux arbres qui longent la terre. Romain l'aveugle est trop absorbé par la découverte du volier d'oies blanches (ou d'outardes) qui survolent la maison. Où se dirigent-elles ? Vers le nord ? Alors c'est qu'elles vont passer la journée au fleuve avant de poursuivre le voyage.

Matin de clairvoyance tranquille.

Matin genou

Chère Lettre Ouverte,

Aujourd'hui j'ai envie de pratiquer le partage : sur un grand mal d'abord, le mal du genou et sur un grand bien ensuite, les matins du quotidien. Voici donc mon point de vue sur ces questions que personne ne m'a jamais posées.

Quand l'un de vos genoux fonctionne mal, s'étirer dans le lit n'est plus pareil, prendre une douche représente un exploit et oublier quelque chose dans la chambre devient une bien mauvaise nouvelle. Chaque pas compte, se fait sentir, comporte un certain danger. La vieillesse doit ressembler à cet état.

Comme le rapport à l'espace, le rapport au temps se modifie : il est bien plus long quand on est estropié. Si je pouvais me mettre en mouvement comme le temps, tout se passerait bien plus vite. Les portions de la journée se croiseraient sans vraiment se voir, comme une foule sur un trottoir. Mais dans cette situation, le jour se dissèque avec précision : le matin, l'avant-midi, le midi, l'après-midi, le 5 à 7, la soirée, la nuit. Et lorsque ces jours se traversent en solitaire, tout s'étire interminablement, les ligaments inclus.

En fait, ça dépend des gens et de leur solitude. Certaines personnes finissent par arriver dans un territoire paisible. On se rend compte que l'on n'a qu'à détourner le regard pour oublier le temps un certain temps. Et on se surprend à apprécier cet arrêt imprévu, on peut aller jusqu'à le bénir pour savourer sa qualité, à se chouchouter presque gaiement. Faux mouvement, conséquence genou en entorse, il était une fois une semaine de temps...

D'autres personnes deviennent complètement irrationnelles, incapables de supporter la combinaison lenteur-solitude-douleur. C'est alors la guerre des nerfs. Sales moments de l'existence, le genou est maudit, comme tout le reste. Bonjour l'angoisse.

Mais le plus souvent, les individus portent en eux ces deux perspectives et les expérimentent à l'intérieur d'une même journée.

Et peu importe le genre de personnes, le type de rapports avec la situation, tout le monde s'entend pour affirmer que le matin est un moment fort du jour.

Pour certains, c'est l'instant le plus lumineux, rempli d'espoir, on se dit comme la vie est belle, comme je suis privilégié et toutes sortes de phrases sucrées à la banane.

Pour les autres, c'est l'écrasement, le sentiment que la douleur ne finira jamais, c'est la lumière sur une plaie vive. Période idéale pour un découragement profond.

Et tout le monde, dans un cas d'immobilisation comme celui-ci, s'accorde pour dire que le matin est le moment le plus court de la journée, le plus pressé, même au ralenti. À peine le temps de l'évoquer qu'il est reparti, enveloppé de vanille et de pamplemousse rose, rien que sur une patte.

Et voilà, à la prochaine,

Cécile, enseignante,

Lac Etchemin

Matin 101,5 Rimouski

Il place d'abord son café dans le bidule de plastique conçu à cet effet. Il démarre, attentif au bruit du moteur qui tourne un peu trop vite. Après quelques hivers, un moteur peut se permettre des matins toussoteux, c'est au propriétaire de s'ajuster.

En attendant que les fenêtres dégivrent, il allume la radio, comme il allumerait un petit feu pour se réchauffer; la nuit radio-canadienne se termine avec une sempiternelle-mais-si-rassurante-auto-promotion.

Le bulletin de 6 heures s'égrène au rythme de la buée qui s'évapore. Infos sanglantes, décrites selon la confortable et sérieuse distance journalistique de rigueur à la Société d'État. Enfin, *Les Matinales* s'en vient.

Mais personne n'intervient, personne ne fait jouer l'introduction musicale. Le conducteur regarde la radio en fronçant les sourcils et se demande : que se passe-t-il ? Il est malade ? En vacances ? Ce n'est pas son genre pourtant.

Personne ne parle, personne pour dire la météo en Abitibi, en Beauce, au Lac Saint-Jean et en Montérégie. Personne pour commenter les éphémérides. Personne pour vanter les mérites du metteur en ondes.

Personne, à 6 heures et dix du matin, pour imaginer un grand musicien lorsqu'il avait huit ans, en passant, comme ça. Personne pour formuler des remarques intelligentes sur la pièce musicale à venir. Personne pour éclater de rire et tenter de se retenir en même temps. Personne pour étaler sa vraie modestie. Personne le matin, dans le trajet jusqu'au travail.

Les vitres sont claires, le moteur a pris une cadence régulière. Déçu, le conducteur enfonce une cassette de blues qu'il écoute pour *revenir* du boulot. Il est dépité par sa constatation : on a renvoyé l'animateur et on le remplace par un concept. *Changez d'airs* dit une voix excitée par le nouveau slogan de la très vieille chaîne culturelle privée dorénavant d'un maillon important.

Matin sans égard pour Edgar et son auditoire...

Les premier matins blancs

L'attrapeuse de matins, éveillée avant les occupants du cinquième étage des résidences étudiantes, lance un premier regard au dehors. Une surprise de taille l'attend : les sapins, dont elle aperçoit la cime, sont recouverts de neige. Mais le temps est si doux qu'il pleuvra peut-être. Tout est blanc gris gris blanc. L'aube traîne au lit de la nuit, rechigne à se lever. Un bruit de moteur vient envahir le silence : c'est la charrue, qui ne se trouve ni derrière, ni devant les bœufs : la charrue d'hiver. Le jour se lève soudainement, comme un étudiant qui retarde jusqu'à la limite la sortie du lit et qui en bondit à moins cinq. C'est un moment de collection pour une attrapeuse de matins : le cœur palpite, émerveillé.

L'attrapeuse devine que les enfants seront difficiles à tenir aujourd'hui, surtout que c'est vendredi. Perchée à la fenêtre, elle espère que la pluie ne chassera pas la neige avant que les gamins aient eu le temps de jouer avec, dessus, dessous, dedans.

Elle se rappelle combien cette splendide première neige embellissait son enfance : à ce moment déjà elle était une attrapeuse de matins. Avant que la maisonnée n'ait eu le temps de se rendre compte que la nuit était terminée, elle avait enfilé son «soute de ski-doo» (depuis, elle a appris que

ce n'est pas un bon terme à employer, mais rien n'y fait : elle s'entête à nommer ainsi ce vêtement synonyme de plaisir en plein air). Les bottes, souvent neuves car les pieds s'allongeaient d'impatience de saison en saison, les bottes aussitôt enfilées, l'enfant attrapeuse s'élançait sur la montagne pour glisser. D'une année à l'autre de son enfance, elle ne semblait jamais remarquer que la montagne n'en n'était pas une et que la neige ne recouvrait pas assez le monticule en question. Pas plus qu'elle ne voulait admettre que l'eau de l'étang n'était pas gelée et qu'il était prématuré de vouloir chausser les patins... Debout sur la butte, alertant le voisinage encore endormi elle criait sa joie en sautillant sur place: il a neigé ! il a neigé ! Le soleil dardait de son premier rayon le paysage, dévoilant un blanc virginal. Une lumière presque sacrée. L'attrapeuse était à son bonheur, éblouie pour toujours.

Elle aurait bien le temps de constater que ce n'était pas l'arrivée de l'hiver, mais celle de ses premiers flocons. Elle aurait aussi le temps de s'attrister de la disparition blanche. Elle aurait tout le temps de grandir. Cet instant de joie pure était parfait tel quel. Avec ses promesses de jeux blancs.

L'attrapeuse adulte revient au présent. Aujourd'hui sera une magnifique journée pour les enfants. Et cela lui donne l'envie de ranger précieusement ce matin emprunté à ses souvenirs pour entrer, rêveuse, dans l'avant-midi de ce jour-ci.

Matins d'un concierge éclairé

Il aime l'hiver. Il travaille de nuit. Il habite les endroits à l'envers des autres. Les autres ne besognent pas la nuit mais savent qui elle est. Lui l'ignore. Il est concierge dans le métro de Montréal. Il aime l'hiver parce qu'il peut goûter la disparition momentanée de la lumière. On aura beau dire, à la longue, c'est fatigant la lumière.

Il arrive pour travailler vers 17 h 30. L'homme-concierge entretient les longs corridors du métro toute la soirée et toute la nuit. Pousse le chariot et passe le temps. Au plafond, les néons.

Il sort des tunnels autour de 5 h 30. *Cric crac* font les bottes dans la ruelle enneigée du retour. L'hiver ne dispose pas d'aube précoce, décembre est bordé de nuits, bienheureux répits.

Sans quoi, tout cet éclairage ne s'éteint jamais, des matins allumés jusqu'aux fins de journée colorées, des ampoules halogénées jusqu'aux lampadaires mercurés.

Mais il y a les après-midi bleutés dès quinze heures et totalement noirs à dix-huit. Il y a les longs matins bleu marin. Où il peut s'assoupir avant que le jour blême et gelé ne prenne d'assaut ce qu'il reste de sombre.

Matin Cayen

Une cuisine du Havre-Saint-Pierre. Une femme dans la cinquantaine se tient debout devant une grande table, elle épluche des carottes. Une horloge est placée en vue et indique 8 h 45. Un homme d'environ 30 ans entre dans la maison.

La femme : Ton père est pas avec toi?

L'homme : Nan. Il fait dire qu'i va v'nir plus tard, il va finir d'arranger ses bourgots avant.

La femme : Ah. Y'a décidé d'aller l'ver ses cages a matin final'ment

L'homme : Ben oui, i m'a dit qu'i dormait pas à 4 heures, ça fait qu'ya décidé de prendre son p'tit *speeder* pis d'y aller.

La femme : Pis toi? As-tu eu le temps d'arranger ton filet ?

L'homme : Nan. Roger est arrivé pis y'a r'commencé à m'écoeurer, ça fait que j'ai sacré mon camp.

La femme : T'as ben faite. Tu sais ben, le monde vont finir par s'habituer, ça fait trois ans que Ti-Phil est mort ! Pis c'est pas comme si j'avais amené un étrange dans ma maisan, t'es un gars de la place, chu t'allé à l'école avec ton père !

L'homme : C'est p'tête ben ça l'problème, Nicole, j'pourrais être ton garçon pis chu ton chum, c'est pas tou l'monde qui comprend ça.

La femme : Ben qui s'habituent, pis vite. Jeannette Bectrand, a l'a faite, on peut ben l'faire nous aut' avec.

L'homme : Énarve-toi pas d'même. Les autres, c'est jusse des jaloux.

La femme : Facile à dire. Tu t'bats plus souvent qu'à ton tour à cause de not' histoire.

L'homme : Jusse le matin. Tu l'sais, j'me bats jamais quand j'ai pris d'la boisson.

La femme : Ah, ça, t'es ben faite pour ça, par z'emple. Mais ça m'fait penser, pourquoi tu t'as pas battu t'a l'heure?

L'homme la regarde embêté et se dirige vers la porte.

L'homme : J'vas aller voir si la malle est arrivée.

Il sort. La femme ne dit rien et se concentre à nouveau sur sa tâche.

Matin au Havre pour couple singulier.

Matin bicois

Quand on est juché au deuxième étage de cette maison, la vue est imprenable : toits blancs et îles du Bic se côtoient le temps d'un paysage. Des filets de fumée se dressent hors des cheminées chétives ou robustes avant de s'évaporer dans l'air gris. Des guirlandes restent allumées malgré le jour venu.

Des camions de livraison entrent dans le village avec leur *li lou li lou* pour reculer dans les stationnements déserts de l'épicerie et de la quincaillerie. Effets sonores semblables à ceux des gros véhicules municipaux qui entretiennent les chemins - ceux-ci font plutôt *Pip-pip-piiiiiiiiiiiiip* - et qui reculent pour mieux renfoncer la neige dans ses derniers retranchements. On se croirait dans un centre de distribution de klaxons. Le train, tonnerre de fer, paquebot sur rails, passe et avale tous ces bruits pour n'en recracher qu'un, omniprésent. Mais où donc est passé le doux *tchou tchou* de l'enfance? Il y est demeuré, entre deux pages d'histoires anciennes.

C'est un lundi matin de décembre, au milieu de ce brouhaha urbain de camions de livraison, de charrues qui charrient, de cerises jaunes sur

tracteurs *John Deere*, un camion qui transporte du bétail en croise un autre qui va chercher du lait.

Un autobus scolaire s'arrête aux cent mètres. Derrière, un Chevrolet aux vitres givrées, où Lucie répond à la question de sa fille, enroulée comme un saucisson dans ses vêtements d'hiver et la ceinture sécuritaire : dans deux lundis on est en vacances ma chouette. Camille se cale dans son capuchon et trouve le temps bien long. Elle regarde la vapeur qui sort de sa bouche et se prend pour une maison avec une drôle de cheminée.

Une corneille silencieuse plane au-dessus des toits blancs. Certains virent au rose à mesure que le soleil se hisse par-dessus l'église. Le premier rayon, l'hélicon, bondit jusqu'à l'île Biquette. Les autres suivent côte à côte, tapissant le village de lumière. Tout a un ordre dans cet univers. Le chien de Madame Rioux le sait aussi puisqu'il est l'heure de sa première sortie et il aboie clairement pour l'indiquer à la ronde.

Matin chez Woody-Ni

Il tourne en rond ce poisson avec un drôle de nom. Et quelquefois, il tourne en X : il va droit devant lui, il bifurque ensuite à gauche ou à droite c'est selon, et il repart droit devant lui. Il ne se lasse pas de ces deux parcours aquatiques. Quelques sorties vers l'oxygène, quelques visites vers les roches de rivière qui tapissent son domaine. Son univers est bien petit, mais tout le monde voudrait être heureux comme lui dans l'eau, ça doit vouloir dire quelque chose. Son espace tout en courbes est transparent, quelle belle vitrine sur le monde extérieur. Mais il n'y a qu'un spécimen à étudier : une terrienne sur deux pattes.

Comme lui, elle est seule dans son aquarium, mais le sien est carré, ce qui ne l'empêche pas de tourner en rond elle aussi. Son territoire à elle est opaque, mis à part les trous de lumière qui s'éclaircissent ou s'obscurcissent, ça dépend.

Il ne supporte personne dans son bocal, c'est dans ses gènes paraît-il. En contact avec l'un de ses semblables il se bat à mort. Ça, c'est la raison officielle. Mais la terrienne a appris qu'en société, ses nageoires spectaculaires attirent l'opprobre, suscitent la jalousie. Les autres le pourchassent, le piquent et le blessent. Il finit par se diriger vers le fond de

l'aquarium, ne remonte plus à la surface et se laisse mourir. Un animal suicidaire en société, donc.

La convention proposée par la terrienne leur va donc très bien : ils s'observent l'un et l'autre avec beaucoup d'intérêt. Elle en apprend toujours un peu plus sur lui et il est constamment étonné par elle : il faut dire qu'il ne possède que quatorze secondes de mémoire.

Et lorsqu'elle lui adresse son bonjour matinal, en se penchant vers lui, deux rectangles vitrés devant ses yeux bleus, elle lui dit, pour la première fois toujours : bon matin, gros *Betta*.

Matin de blues

Leonard Cohen traîne au fond de la pièce principale, voix rauque et caressante. Dans le lit de la chambre d'amis, deux amants affamés et coupables, louve solitaire et aigle pêcheur. Ils ne se connaissent pas et pourtant, ils se savent. Ils s'étaient vus de loin, avaient compris le danger et s'étaient éloignés avec prudence. Une louve et un aigle peuvent bien partager une grande force et un instinct sûr, ils ne peuvent rien faire ensemble. Mais un incendie forestier de désir les a obligés à se croiser à nouveau, retrouvailles impossibles pour complices condamnés.

Le duo éphémère voudrait retenir la nuit, s'en recouvrir pour s'isoler du monde réel.

Les amants ne s'apaisent pas, les codes sont décadencés et les corps déchaînés. Fourbus, ils continuent d'être avides de l'autre. L'autre qu'on ne reverra jamais, qu'on oubliera très vite, c'est promis. Il leur reste encore un peu de temps, ils le prennent en silence, ce n'est pas tous les jours qu'on contemple son évidence secrète.

Le sommeil inattendu s'empare des deux corps encore frémissants : faux répit et vrai problème.

Le matin les trouve là, étendus côte à côte. Lui se lève brusquement, vite, partir loin d'elle, éteindre la chandelle inutile dans cette clarté grise et triste. La porte claque, tout est terminé.

L'aigle pêcheur entreprend son repentir, déjà loin dans le taxi du pardon. La louve solitaire s'enroule dans la couverture devenue froide. Désormais, son cœur est un oiseau en proie. L'aigle emporte avec lui un peu de sa solitude louveraine, il y en a pour une meute.

Comme pour les narguer, Leonard chante en duo *In my Secret Life*.

Matin adultère pour animaux sauvages.

Matin train

L'attrapeuse de matins patiente depuis quelques années pour assister au spectacle de l'arrivée du jour dans un train. Embarquée à Rimouski vers 23 h 30 la veille, elle sait que le moment approche, non il n'est pas trop tôt.

Elle a enregistré mentalement des observations de toutes sortes : des bribes de vie de quelques passagers, le fonctionnement de l'équipe de travail sur un train (du moins celui-là), l'allure nouvelle des villages traversés dans un wagon. Mais la carte postale posée sur ses genoux est demeurée intacte, l'attrapeuse n'a rien écrit de ses pensées.

Le train sifflant transporte des passagers silencieux et somnolents. Les arrêts sont rares, lents et signalés dans deux langues, le français et l'acadien (en simultanément). Voix dans un radio-émetteur, sorti d'un étui sans crier gare, c'est Monsieur Philippe. L'agente de bord, debout au milieu de l'allée, parle fort dans ce téléphone préhistorique. L'accent est discernable entre tous, un peu chanté, un peu parlé, avec des mots qui dansent.

Au bout de cette lente randonnée nocturne, des contours d'arbres apparaissent, des grosses maisons, des fermes, des silos, des granges se dressent tour à tour, tels des îlots encerclés de brume opaque.

Le ciel s'éclaire, le croissant de lune en forme de C décroît. Le train franchit un pont. Une poussière de neige brouille le fond de l'air. Au moment où la première lueur s'affirme, l'attrapeuse utilise enfin le crayon qu'elle tient entre ses doigts depuis le départ. La carte postale se colore d'encre noire.

Mon premier matin dans un train sera un matin bleu laiteux d'hiver. Je sais que cette couleur ne se trouve pas chez Prismacolor, mais que veux-tu, elle existe bel et bien, je la vois arriver de l'est. J'entends les roues qui tournent sous moi, les paysages se renouvellent à leur rythme. Je plonge dans ce grand écran de côté, véhicule oblige.

Les arbres sont tout près. Je pourrais les toucher si la fenêtre s'ouvrait. Les pins sont lourds et majestueux, les saules me paraissent frileux. Une mince couche de neige est collée à l'ouest de chaque tronc. Tiens, du jaune aubergine (ne cherche pas pour rien parmi tes crayons). Les silhouettes si proches des feuillus laissent voir les bourgeons gelés. Avant d'entrer dans l'hiver, les arbres préparent le printemps, sûrs de l'avenir. Je les envie.

Du lilas, du rose, les couleurs suivent les saisons comme elles peuvent, tantôt dans les fleurs, tantôt dans les cieux. Des traces d'avions dans le vaste horizon de plus en plus précis, on dirait des premiers dessins d'enfant.

Nous parcourons parfois des zones de poudrerie, le train devient alors un linceul sur rails. Et je suis dans son ventre. Nous frôlons des immeubles :

une mercerie, des résidences, un hôpital vétérinaire, un entrepôt Laroque et fils fruits et légumes en gros avec des camions stationnés, comme un jardin en rangées.

Corneilles en vol plané sur champ de brume, je pense à Colville. Le soleil se prépare à émerger, le halo orange qui le précède est en place. Ça y est, je suis entre les branches, les bâtisses, Drummondville et Saint-Hyacinthe que le matin petit est là. Le soleil levant embrase les fils des poteaux de téléphone. Effets spéciaux. Comment te dire autrement ce qui s'écrit devant moi?

Les lumières dans les maisons sont éteintes. C'est samedi, 20 décembre, il est 6 h 45,

Bon congé de Noël

L'attrapeuse de matins relit son écriture microscopique et semble satisfaite, elle dépose son crayon avec lenteur dans la pochette avant du sac de voyage. Elle place la carte sur le siège vide à ses côtés. Le train s'est immobilisé une dernière fois, Fernande l'agente de bord annonce la destination finale, Montréaaaaal, gaare Windsaar.

Matin de tempête

On n'y voit rien dehors. Comme si une catalogue géante se tenait devant la maison, accrochée sur une corde à linge aussi haute qu'un poteau de téléphone. Le vent se prend pour une mer déchaînée et son déguisement est plutôt réussi. La neige roule dans le champ derrière, telle une vague qui s'amplifie en avançant vers la plage. Cette vague vient se fracasser le long des bâtiments de la ferme qui n'en est plus une. Arrivent les flocons en rangée (enragés?), ils grimpent le long des murs, poussés par le sifflement aigu de la bourrasque. Les fenêtres sont recouvertes d'un frimas artistique. Comme dans un rêve, la grange située au fond de la cour apparaît entre deux coups du vent. Les murs de la maison craquent, les fenêtres chuintent et le perron est une piste de danse pour la neige. Les vents se croisent au milieu de la cour, tourbillonnant ensemble autour de la maison. Rien ne peut leur résister, surtout pas la mangeoire des chardonnerets qui s'envole au-dessus du cormier. Le sapin est couché sur le pommier qui en perd quelques branches. Un volier de bruants des neiges apparaît dans le paysage, authentiques *Snow birds* en spectacle.

L'attisée s'enflamme avec force, la clé du poêle à bois doit être refermée à temps pour éviter un feu de cheminée qui serait catastrophique en ces

circonstances. L'érable consume vite son écorce, mais son cœur se laisse prendre dans la lenteur, il dégage une chaleur intense, unique en son genre. Pas comme le tremble qui fond dans le temps de le dire. Ou l'épinette, qui se croit dans une compétition de feux d'artifice à chaque fois qu'on lui présente une allumette.

Ce matin, l'érable assure le confort des deux habitants de la maison du 6^e rang ouest de Saint-Éloi. La radio en sourdine fait état de la situation météorologique, élargissant les signes de la cour à toute la région : il y a bel et bien une formidable tempête qui recouvre le Bas-Saint-Laurent. Les routes, comme les écoles et les bureaux fédéraux sont fermés pour la journée. Demeurez à la maison, ne sortez qu'en cas d'urgence.

Jeanne éteint l'appareil et se glisse dans le lit, ses pieds froids descendent jusqu'aux mollets de Louis, encore endormi, il est à peine 6 h 45 après tout. Elle lui glisse à l'oreille d'une voix joyeuse, sensuelle comme une dune des Îles : « Vent d'est, temps de fesses! »

Matins littéraires

Les matins de Louis-Ferdinand Céline sont au bout de la nuit, ceux de William Faulkner sont en fureur et en bruit. Les matins de Paul Auster sont new-yorkais, ceux de Jean Echenoz sont parisiens. Les matins de Cioran sont lapidaires, ceux de Hubert Aquin sont suicidaires. Les matins de Madeleine Gagnon sont matapédiens, ceux de Gabrielle Roy sont manitobains. Les matins de Bernard Weber sont fourmillants, ceux de Yann Martel sont tigrés. Les matins de Michel Tremblay sont du Plateau, ceux de Louis Hamelin sont du Centre-Sud. Les matins de Réjean Ducharme sont désolés, ceux de Émile Ajar sont déguisés. Les matins de John Irving sont étatsuniens, ceux de Arto Paasilinna sont finlandais. Les matins de Annie Ernaux sont maternels et ceux de Éric-Emmanuel Smith sont enfantins. Les matins de Fred Vargas sont policiers, ceux de Timothy Findley sont pèlerins. Les matins de Milan Kundera sont tchèques, ceux de Anton Tchekhov sont russes. Les matins de Margaret Atwood sont aveugles, ceux de Marie-Claire Blais sont sourds. Les matins de Noël Audet sont gaspésiens, ceux de Lise Bissonnette sont abitibiens. Les matins de Anna Gavalda sont solitaires et ceux de Daniel Pennac sont familiaux. Les matins de Colette sont fleuris, ceux de Flaubert sont

adultères. Les matins de Dany Laferrière sont haïtiens, ceux de William Boyd sont globetrotter. Les matins de Maupassant sont réalistes, ceux de Zola sont naturalistes. Les matins de Amélie Nothomb sont japonais, ceux de Yves Thériault sont esquimaux. Les matins de Françoise Rey sont cochons et ceux de Lili Gulliver ont la jambe légère. Les matins de Yvon Rivard sont indiens, ceux de Antonine Maillet sont acadiens. Les matins de Annie Proulx sont des cartes postales, ceux de Philip Roth sont des romans. Les matins de Jacques Poulin sont québécois et ceux de Monique Proulx sont montréalais. Les matins de Rachel Leclerc sont en sable et ceux de Marie Cardinal sont en béton. Les matins de Louis Gauthier sont un voyage en Irlande, ceux de José Saramago sont portugais. Les matins de Annie Villard sont maritimes, ceux de Robert Lalonde sont en nicotine.

Les matins littéraires sont des prières pour ceux qui ne croient plus en Dieu.

Matin Capitaine

Elle embarque avec lui pour se rendre à Matane y prendre le bateau. Elle est très impressionnée d'y aller avec le capitaine en personne, dans une Jetta familiale 2004 munie de cadrans lumineux d'avion. En l'attendant, elle repère une bordure bleutée autour du clocher de l'église du Bic. Il est 6 heures pile.

La conversation s'amorce dans la noirceur de l'habitacle bien réchauffé par un système performant, prévu pour les hivers allemands. Il s'est d'abord excusé pour l'odeur du gaz, elle lui répond n'avoir rien senti excepté l'odeur caractéristique d'un char neuf (elle prononce neuf comme nœud).

Ils avancent, presque seuls sur la 20, la discussion roule sur l'expérience du capitaine : la réalité du *Camille-Marcoux*, les contrats autres avec la Société des traversiers, par exemple piloter un navire de Tadoussac au port de Les Méchins. Il y a eu aussi le catamaran *CNM*, aventure folle qui lui a servi de rampe de lancement pour son rôle de capitaine.

Le ciel commence à se révéler, elle s'extasie devant la progression de la lumière, nomme à haute voix les nuances qu'elle observe. Il lui affirme qu'il s'agit du moment de la journée qu'il préfère : le lever du jour. Elle sourit et garde le silence quelques minutes.

Quand elle ouvre la bouche à nouveau, c'est pour raconter au capitaine l'objet de ses études de maîtrise en création littéraire : l'écriture de matins. Elle lui explique, en quatre, cinq phrases bien précises qu'elle s'intéresse à la forme brève plus particulièrement et que chacun de ses matins tient sur une seule page. Elle en est au 49^e. Elle tente de modérer son enthousiasme et d'être concise, question de faire honneur au genre qu'elle vénère. Et puis, ce n'est pas tout le monde qui s'intéresse à ses étranges études. Et surtout, elle ne veut pas manquer le spectacle qui s'offre à elle entre une courbe, un champ enneigé et le fleuve glacé. Le capitaine semble fasciné par le projet, jamais au grand jamais il n'aurait pu se douter qu'on pouvait étudier des affaires de même au deuxième cycle universitaire! Mais la manière qu'elle a d'exposer son projet est si jolie qu'il a envie de lire un de ses matins.

Emporté par cette idée saugrenue de sujet de maîtrise, dans un désir de complicité, il se lance dans la description : on dirait que le ciel passe des couleurs froides aux couleurs chaudes du nord au sud, tu trouves pas? L'étudiante est bien d'accord et note le commentaire pour le prochain matin.

Sans que rien d'autre ne soit dit, elle devine qu'il aimerait bien se prendre au jeu des matins, qu'il est un capitaine poète en secret.

La Jetta tourne à gauche et se stationne juste à côté du navire. Le soleil se lève, il est 7 h 20, le fleuve est tranquille, ce sera une belle traversée pour l'étudiante et le capitaine.

Matin de retour

Tourner le dos à la Rive Sud, cap vers le nord. Le *Camille-Marcoux* se prépare à effectuer le trajet Matane-Godbout. La sirène qu'actionne le capitaine indique l'imminence du départ, nous sommes le 31 décembre.

Le soleil se lève sur la banquise fluviale. Il s'amarre à l'épaule du bateau et provoque l'apparition d'une ombre gigantesque sur les plaques de glace qui longent le quai. Là-bas au large, le fleuve en liberté, les Innus l'ont appelé « le chemin qui marche ».

Au-dessus de l'horizon, le ciel porte son unique nuage, châte gris, gorgé de rose, ceinturé d'or. Dans le navire, les passagers sont discrets et silencieux. Certains observent avec perplexité les sacs placés dans les pochettes des banquettes : *FOR MOTION SICKNESS/POUR LE MAL DE L'AIR*. Le mal de l'air? Les vagues risquent-elles de monter si haut?

Le bateau s'éloigne du bord, l'équipage est aux postes. Des morceaux de glace résistent, on sent le frottement du ventre du bateau. Dehors, à l'avant du traversier, des hommes à capuchon, barbes pleines de frimas, procèdent avec dextérité aux roulages des cordages, les enveloppent dans des grandes toiles noires. Aucune larme pour moi cette fois-ci, sinon mon âme embuée par l'enchantement.

Sous mes yeux, des plaques tectoniques miniatures se déplacent en accéléré, c'est d'une beauté à couper le souffle. La froidure est telle, qu'elle se voit. Le fleuve en eau apparaît bientôt et laisse présager une traversée bien paisible : les sacs pour le mal de l'air demeureront intacts, au grand soulagement de l'homme d'entretien qui a donné son 110% depuis le début du mois.

À l'arrivée, la glace se rompra en milliers de morceaux. Après le dernier passage du bateau, une soudure fragile aura relié chacune de ces particules d'hiver. Perpétuel changement, mouvement gracieux du bateau qui s'avancera dans ce tricot d'un jour, défait et refait sans cesse pendant ce temps polaire.

Retrouver la Côte enfin. La blessure du mois d'août n'existe plus, vague souvenir estival. Je reviens chez-moi par « le chemin qui marche ». Je célèbre le dernier matin de l'année en choisissant cette route. À suivre.

En guise d'épilogue...

Ce matin-là ne finira jamais, un matin en cache toujours un autre, tous les matins sont uniques, mais faits de la même lumière
Yvon Rivard, *Le Siècle de Jeanne*¹

Un matin peut être magnifique si je l'isole avec ma plume et mon imaginaire. Mais ce matin-là, comme tous les autres, est tissé dans une trame plus vaste, celui du jour, celui du temps.

Pendant que j'observe mon matin, que je le chéris, pendant qu'il m'émerveille de sa lumière émouvante et violente à la fois, gorgé et griffé d'espérance bord en bord, je sais que ce matin est intimement lié à la matinée, au midi et à toutes ces parties qui ont un ou plusieurs mots pour les nommer. Chaque morceau de jour est un relais dans le temps qui court.

Pendant que j'écris ce matin-là, celui qui se découvre à mi-chemin entre ma prose et son ciel, je suis un témoin qui s'efforce de laisser une trace. Ainsi va la vie. Le matin est la vie, car un matin mort-né n'existe pas. En ce monde, tout peut avorter, excepté le temps. Et sa partie la plus pure, la plus sidérante, celle qui arrive avec toutes les lumières, c'est la partie des commencements. Le temps est un prince capricieux et

¹ Ce roman paru chez Boréal en 2005, je l'ai lu entre la première remise du mémoire et sa version finale. Les propos de Rivard sur les matins me semblent si près des miens que je ne peux m'empêcher d'ajouter cette épigraphe à l'épilogue.

indomptable, ses matins l'habillent en neuf inlassablement. Ils l'éclairent comme si c'était la première *et* la dernière fois. Les matins sont éternels, ils n'ont pas besoin de laisser des signes de leurs passages, ils reviendront à coup sûr.

Voilà pourquoi je les aime, pourquoi je me sens si petite quand je suis en eux, et si puissante quand je les porte en moi.

LECTURE ET ÉCRITURE DE L'IMPLICITE
DANS LA FORME BRÈVE

*Tout ce non-dit défile aussi en parallèle,
on le sent bien.*

Philippe Delerm, *Rencontre à l'étranger*

INTRODUCTION

FICTION MINIMALISTE

Le style continu (ou la succession didactique et non interrompue des phrases et des expressions) n'est naturel à l'homme qui tient sa plume et qui écrit pour les autres.

Tout est jet, tout est coupure dans l'âme.

Joubert, *Carnets*

On l'a lu, entendu et constaté, les formes brèves occupent une grande place malgré leur « petite » constitution. Fait intéressant :

L'étymologie autorise une dérive malicieuse : idylle vient du latin *idyllium*, lui-même issu du grec *eidyllion*, « petit poème lyrique » (de *eidos*, la « forme »). L'idylle, littéralement la « petite forme », conviendrait donc parfaitement pour désigner, de manière plus générale, la pièce brève. Elle nous inviterait aujourd'hui à imaginer une écriture courte et heureuse, lumineuse et parfumée... (Duchesne et Leguay, [1991] 1993 :14)

La définition étymologique, en plus de retracer l'origine de la forme, signale que celle-ci *sort* en quelque sorte du texte car elle est *parfumée*. Ce parfum, bien qu'il soit porté par l'écriture, se « sent » à la lecture. Un vaste espace littéraire s'ouvre alors et se donne à explorer.

Dans la partie critique de ce mémoire, je me propose d'explorer une petite portion de cet espace¹. Lecture-écriture, écriture-lecture, puis-je seulement isoler ces pratiques l'une de l'autre? Le mouvement perpétuel entre les deux me fascine. J'aimerais, par cette étude, arriver à décrire quelques pas de la chorégraphie composée par ces deux mondes apparemment indissociables. Pour ce faire, je m'intéresserai à deux recueils de formes brèves : celui de Phillippe Delerm, *La sieste assassinée* (2001) et celui que j'ai construit dans la partie création du mémoire, *Temps tôt...*² Ces deux recueils correspondent bien aux définitions proposées par Duchesne et Leguay pour décrire ces types de formes brèves. Mais ce qu'en dit Bertrand Gervais est encore plus près des objets analysés ici :

La fiction minimaliste repose sur une certaine immédiateté de la représentation, sur l'illusion que tout est là, sans médiation, les objets de la vie quotidienne, les scènes familiales, nullement arrangées mais données dans leur pureté, celle du fait brut plaqué à la surface du texte. (2002 : 17)

Dans *La sieste assassinée* et dans mes matins, tout est là et pourtant rien n'est nommé ou presque. Comment dire autant en si peu de mots?

¹ Bernard Roukhomovsky met en perspective non seulement la diversité des formes brèves mais il relève également une série de caractères qui leur sont propres, selon le genre spécifique auquel elles se rattachent. Par exemple, les trois principales spécificités de la forme sentencieuse : 1- autonomie grammaticale, 2- autonomie référentielle, 3- énonciation transpersonnelle. Ces caractéristiques ne seront pas étudiées formellement dans le mémoire. On remarquera tout de même que les nombreuses épigraphes qui le bordent présentent les attributs des formes sentencieuses décrites par Roukhomovsky (2001 : 60-63).

L'un des procédés les plus efficaces pour obtenir le maximum d'effets avec le minimum de mots est l'implicite, *implicitus*, *implicare*, plier : du latin *plicare* : entrelacement, intrication.

Je proposerai donc une description « des effets de lecture » de ces formes brèves. Je m'interrogerai sur cette *illusion que tout est là*, sur cette *familiarité faussement non arrangée*, sur ce *brut* qui enrobe le texte sans le voiler.

Les textes de Philippe Delerm et de Nadia Plourde sont difficiles à résumer non seulement parce qu'ils sont brefs, mais aussi parce qu'ils sont chargés de références culturelles. Ce sont des textes qui « observent ». Ils sont caractérisés par trois types principaux d'observations : observations du quotidien; observations de l'écriture, de la lecture, de la langue; observations de la Cité³.

Comment examiner le rapport entre la forme (brève) et le propos (condensé, concentré)? Quelles sont les caractéristiques de ce rapport ? Peut-on établir des corrélations entre le duo écriture-lecture et celui de la forme et du propos ?

Les textes à l'étude ici sont autonomes mais s'inscrivent à tout coup dans des systèmes plus larges. Sous des apparences de miniatures, ce sont des univers entiers qui sont évoqués.

² Les citations ou références à ce texte seront annoncées par le sigle *TT*, suivi du numéro du feuillet, entre parenthèses.

Par exemple, chez Delerm, dans « Les petites vieilles du jackpot » (annexe I), nous avons le récit d'une « habitude néfaste » pour ces vieilles dames : le jeu. Par des phrases comme « Depuis longtemps elles ne savent plus le goût des prunes ou des cerises », Delerm les amène à nous, nous amène à elles, et la rencontre déborde de l'anecdote, l'accroît, lui donne une ampleur qu'on n'avait pas soupçonnée en voyant ce texte bref. Grâce à l'évocation du goût des fruits, que nous « reconnaissons », que nous « savons encore », nous qui n'avons pas de problèmes de jeu, nous avons accès à l'univers intime de ces dames, notre vision d'elles tout à coup s'élargit, se précise. Nous quittons « les gargouillis des machines [...] les cerises, les prunes, les poires, les bananes » pour entrer subitement dans leurs odeurs, depuis longtemps oubliées...

Les images que le texte transporte font « gonfler » (étymologie : feu, folie, le souffle) le texte, le propulsent hors de son petit format.

Les matins, par leur « place » dans le temps, impliquent nécessairement qu'ils outrepassent le texte, au sens où ils annoncent une journée, l'évoquent sans la dire, ils se « gonflent » pour désigner de quoi ils auraient l'air s'ils changeaient de format. Dans « *Matin Molson Dry* » (TT : 35), lorsque nous lisons « son somnolent comparse prend le diable par les cornes pour faire "le premier voyage" », nous pouvons déduire, imaginer la suite : il y aura des livraisons toute la journée. Ou dans « *Matin de mal* »

³ Selon *Le Petit Robert*, la Cité est une « Fédération autonome de tribus groupées

(*TT* : p.54), où le narrateur semblait être là avant nous : « Il n'a pas fermé l'oeil de la nuit ». Cette phrase conduit le lecteur « hors-texte », avant son apparition. Nous constatons que le procédé (autonomie du texte/références hors-texte) permet au court d'en dire long...

CHAPITRE 1

QUELQUES VISAGES DE L'IMPLICITE.

L'IMPLICITE PAR K. – O.

On pourrait scruter l'implicite en débusquant et en classifiant ses différentes configurations (par exemple le présupposé, le sous-entendu, l'allusion, l'ironie). Par des analyses qui relèvent de la pragmatique et de la linguistique, on pourrait, entre autres, découper et disséquer le texte, discerner les nuances présentes dans l'implicite et tracer les frontières qu'il dispute à l'explicite.

Voyons donc comment Catherine Kerbrat-Orecchioni (1986) pose cette question de l'implicite. Par l'un des textes du recueil de Phillippe Delerm, « Conseil de guerre » (annexe II), je tenterai d'illustrer l'approche préconisée par la linguiste dans ses travaux. En cernant les procédés, en relevant les marques de l'implicite, nous verrons les limites de cette méthode d'analyse pour le questionnement mis en place, à savoir le rapport entre la forme et le propos, le rapport entre la lecture et l'écriture.

Étant donné que cet exercice d'appropriation n'est pas l'objet même de l'étude, il a fallu choisir des extraits. Ils ont été sélectionnés pour éclairer les notions mises de l'avant par Kerbrat-Orecchioni et par les théoriciens

dont elle s'est inspirée. Leurs recherches ont permis de définir différents types de contenu implicite. J'ai donc choisi des extraits, où transite le plus de contenu implicite, les plus éloquents en regard des définitions avancées. Ces extraits sont reproduits dans la section suivante. Nous pourrons ainsi *saisir* l'implicite et le *voir* agir.

DE QUELQUES FRAGMENTS TEXTUELS...

1. c'est un enfant qui joue, tout seul, agenouillé
sur la moquette de sa chambre

Cet extrait est on ne peut plus clair par son contenu **explicite**, qui « constitue en principe le véritable objet du dire » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 98). On évalue donc qu'ici, le contenu est **dénoté**, au sens où il « constitue en co(n)texte le véritable objet du message, dont il assure l'isotopie » (1986 : 98). Ce contexte est représenté **littéralement**, au sens où il est « inscrit dans la séquence en vertu d'une règle linguistique stable; son décodage fait appel à la seule connaissance du code linguistique; il est donc immédiat et premier (1986 : 97). Nous avons ici un enfant qui joue seul dans sa chambre, plus précisément sur la moquette.

Le segment **la moquette de sa chambre** requiert une interprétation supplémentaire de la part du lecteur qui peut dégager des informations autres que celles qu'on lui offre ici. Effectivement, « la moquette de **sa**

chambre » présuppose⁴ qu'il se trouve dans une maison (ou un appartement) et que cet espace lui appartient. Le présupposé fait partie des contenus **implicites**, ceux-ci ne « constituent pas en principe le véritable objet du dire, mais s'actualisent subrepticement à la faveur des contenus explicites » (1986 : 98). En effet, bien que cela soit secondaire, le segment implique que le gamin est dans un espace qui lui « appartient ».

2. on est là, invité, les autres sont partis au marché

En plus d'avoir un contenu **explicite**, ce segment présuppose qu'il y a plusieurs personnes dans la maison (*les autres*), que le narrateur, *invité*, n'est pas un habitant de cette maison.

3. avec les phrases des westerns

Le segment « avec les phrases des westerns » est un passeport pour la connivence entre les personnages du récit, sans aucun doute, mais aussi pour les lecteurs de ce récit. Ainsi nous comprenons **implicitement** où en est le petit garçon jouant et en même temps l'adulte qui nous explique ce qu'il en est. De même qu'elle met en parallèle les contenus **explicites** et **dénotés**, Kerbrat-Orecchioni regroupe les contenus **implicites** et **connotés** (« valeurs additionnelles, périphériques, marginales (en

⁴ Selon Kerbrat-Orecchioni, « les **présupposés** constituent pour le discours une sorte de soubassement sur lequel viennent s'échafauder les posés. Ils assurent la cohérence et la redondance internes, constituent une sorte de « ciment social », une zone de consensus entre les interactants ». (1986 : 30)

co(n)texte toujours) », 1986 : 98), dont nous voyons un bel exemple dans cette expression « avec les phrases des westerns » qui ouvre à l'imaginaire d'un genre cinématographique.

4. à coups de concessions réciproques

Ce segment **présuppose** que le lecteur connaît le fonctionnement du jeu du Far West qui se déploie autour de négociations entre Blancs et Indiens. Dans ce jeu de rôles, il existe des règles à observer, par exemple, celle obligeant les joueurs à faire des concessions.

Mais il y a plus : le segment **sous-entend**⁵ que l'adulte-narrateur connaît très bien ces règles et sait les appliquer. Nulle part il n'est écrit que ces règles sont connues de l'adulte-narrateur, mais il est indéniable que c'est le cas. Et le reconnaître, c'est *actualiser* l'énoncé.

Nous avons dans « à coups de concessions réciproques » une forme brève dans la forme brève, au sens où l'expression résume le dialogue qui suivra, le crée sans jamais le nommer. Le segment à lui seul implique qu'il y a un dialogue; nous sommes donc en présence d'une superposition des discours, d'une histoire dans l'histoire. Si on extrait cette « deuxième histoire » (qui est d'ailleurs introduite dès le début par le segment « Play Mobil du Far West »), on peut constater que les « je » et les « tu » sont à l'honneur, que nous sommes la plupart du temps en discours direct même

si les marques ne sont pas toujours présentes : « Tu crois que je saurais jouer au fort avec toi? T'as qu'à prendre les Indiens. On aurait dit que je t'aurais envoyé un émissaire pour parlementer ». Comme si « l'effet » implicite (sous-entendu présent dans « à coups de concessions réciproques ») se répercutait jusque dans la mise en forme de l'explicite (le dialogue est entrecoupé des commentaires du narrateur, ce qui a pour conséquence de brouiller l'identification rapide de qui parle : le narrateur-adulte ? l'enfant ?).

Le type d'échange entre le petit garçon et le narrateur-adulte représenté ici a été maintes fois observé, entre autre par Benveniste qui a décrit la **communication phatique** comme étant une : « forme conventionnelle d'énonciation revenant sur elle-même, se satisfaisant de son accomplissement, ne comportant ni objet, ni but, ni message, pure énonciation de paroles convenues, répétées par chaque énonciateur⁶ » (1974 : 88). C'est exactement la description du jeu du Far West (et plus haut avec l'expression « les phrases des Western ») : la répétition de paroles convenues, la reproduction d'une énonciation bien délimitée dans son mode d'expression. Bien entendu Benveniste se préoccupait

⁵ Sous-entendu : « Toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif » (1986 : 39).

⁶ Bien entendu Benveniste se préoccupait de d'autres aspects du langage, mais il me semble que sa définition correspond au type d'échange que je tente de décrire.

Cette catégorie d'expression relève de **contenus non littéraires**, c'est à dire qu'ils « se greffent en co(n)texte, selon des mécanismes divers, sur les contenus littéraires; plus ou moins instables et inédits; décodage médiat, second, plus ou moins aléatoire » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 98).

Autrement dit, « à coups de concessions réciproques » est chargé de non écrit, et il est possible de décoder une partie seulement de sa signification sans pour autant mettre en péril la compréhension du texte. Cependant, pour en saisir la profondeur et pour en reconnaître les qualités, le décodage des contenus non littéraires est exigé.

5. ça ramène à très loin, des filles qu'on désirait,
des mots qu'on ne savait pas trouver.
C'est comme s'il y avait le même enjeu.

D'une part, l'énoncé **présuppose** que « on » est sorti de l'adolescence depuis longtemps : « ça ramène à très loin », et **sous-entend**, d'autre part, que le lecteur du texte a lui-même dépassé l'adolescence, sans quoi il ne pourrait *actualiser* le sens de l'énoncé. Il s'avère donc nécessaire que le lecteur possède certaines compétences pour interpréter le contenu du texte : connaître en quoi consiste le début de l'âge adulte dans ce cas précis.

Dans son ouvrage, Kerbrat-Orecchioni développe sa pensée à propos des compétences requises pour énoncer un contenu implicite mais aussi pour l'interpréter. Sous toutes réserves, elle distingue quatre

compétences : linguistique, encyclopédique, logique et rhétorico-pragmatique.

Cette dernière compétence me paraît faire le lien (abordé plus loin) entre la linguistique et la sémiotique de la lecture. Selon Kerbrat-Orecchioni, la compétence rhétorico-pragmatique serait

[...] l'ensemble des savoirs qu'un sujet parlant possède sur le fonctionnement de ces « principes » discursifs qui sans être impératifs au même titre que les règles de bonne formation syntactico-sémantique, doivent être observés par qui veut jouer honnêtement le jeu de l'échange verbal, et que l'on appelle selon les cas les « maximes ou principes conversationnel(le)s » (Grice), « lois de discours » (Ducrot), « postulats de conversation » (Gordon et Lakoff), « postulats de Communication Normale » (Revzine). (1986 : 162)

Ce que j'appellerai ici, à l'instar de Bertrand Gervais, et nous y reviendrons, le « savoir tacitement partagé » (1990 : 149) qu'Umberto Eco nomme (et d'autres après lui) le « savoir encyclopédique » du lecteur (1985: 99).

Je tiens à mentionner ces différentes appellations, car je trouve primordial d'établir des regroupements de concepts semblables portés par des lexiques différents à propos des questions qui traitent de l'interprétation. Bien entendu on comprendra que ces concepts comportent des distinctions importantes, mais elles ne serviraient pas la réflexion amorcée ici.

MAIS CE N'EST PAS CE QUE JE VEUX EXPLORER...

L'analyse de l'implicite par Kerbrat-Orecchioni repose en grande partie sur la nécessité de relever et de nommer le plus exhaustivement possible ce qui n'est pas dit. Une façon de reconstituer le travail du Lecteur Modèle⁷, ou du moins d'identifier les mécanismes d'une lecture exemplaire. Les extraits que je viens de présenter visaient d'une part, à corroborer la fécondité du non-dit, et d'autre part à clarifier les notions terminologiques. Pensons par exemple à la subtile nuance entre présupposé et sous-entendu dans l'exemple 5 présenté plus haut (« Ça ramène à très loin, des filles qu'on désirait, des mots qu'on ne savait pas trouver. C'est comme s'il y avait le même enjeu »). Mais je ne cherche pas dans cette étude à dresser la liste des décodages requis pour un Lecteur Modèle, ce qui servirait davantage à inventorier les marques de l'implicite, comme Kerbrat-Orecchioni l'a fait. Son approche est assurément incontournable pour une meilleure compréhension du fonctionnement de l'implicite, mais elle n'explique pas le rapport entre la forme et le propos.

Autre différence avec mes préoccupations : les exemples apportés par Kerbrat-Orecchioni. Dans son ouvrage, elle évalue le texte comme une production de l'oral, puisque les exemples situent l'implicite dans une conversation : ce qui est dit sans jamais être dit se passe entre deux (ou

⁷ Pour Umberto Eco, « [l]e Lecteur Modèle est un ensemble de conditions de succès ou de bonheur (felicity conditions), établies textuellement, qui doivent

plusieurs) personnes. De mon côté, je cherche à comprendre comment le *lecteur* accède à l'implicite, comment l'*écrivain* fabrique cet implicite.

L'approche de Kerbrat-Orecchioni ne tient donc pas compte de l'écrit, mais bien seulement de l'*échange*. Ce n'est pas un implicite *littéraire*, où à mon avis, l'implicite présent dans le texte se distingue d'un implicite présent dans une conversation. Mais ce serait une erreur de rejeter en bloc les résultats de recherche de Kerbrat-Orecchioni et son apport analytique. Puisque les textes de Philippe Delerm, indéniablement littéraires, et les matins de Nadia Plourde, assurément écrits (ce n'est pas à moi de leur donner le statut de littéraires...), peuvent relever d'un « esprit de la conversation ».

L'esprit de la conversation [...] appelle donc une écriture de l'indice ou de l'indication, fondée sur la brièveté de l'implicite et **l'acuité de l'allusion** complice à des savoirs tacitement partagés. L'une des stratégies les plus représentatives de cette écriture consiste à ne décrire que la surface visible du réel sur un mode faussement naïf, à charge pour le lecteur d'entendre le non-dit.

(Roukhmovsky, 2001 : 38; je souligne.)

Cet esprit, cette acuité de l'allusion, pourraient éventuellement concilier les différents territoires occupés par l'implicite, celui de la conversation en tant que telle mais aussi celui de l'écriture – et par conséquent, celui de la lecture.

Avec un texte, l'échange n'est pas simultané: l'écrivain « propose », le lecteur « dispose ». Dans une conversation, les actants qui proposent ou disposent peuvent interchanger leur rôle à tout moment, ce qui n'est évidemment pas le cas dans un acte de lecture. Gilles Thérien apporte des nuances éclairantes à propos de cet acte :

La lecture littéraire ne s'établit pas sur le mode de l'échange, fantômes d'auteurs qui hantent les imaginaires de lecteurs, mais elle s'accomplit dans une perspective de décodage intime, personnel, privé, d'un objet fait de mots que l'acte de lecture entreprend de constituer, de construire. (1992 : 99)

Kerbrat-Orecchioni situe l'implicite *entre* les lignes. Je considère que l'implicite présent dans *La sieste assassinée* et dans *Temps tôt...* est montré explicitement, enchâssé dans l'explicite. On n'est pas ici dans ce qui est *non dit (non écrit)*, mais dans le ce qui est *dit aussi (écrit aussi)*. J'ai découvert que l'implicite se trouve également *sur* les lignes. Par exemple, dans « Poussin sous le soleil » (Annexe III) :

Quand on a dix ans, on joue sérieux sur le dégagement, on reste bien les pieds au sol pour la remise en touche. Mais il y a du bonheur dans chaque geste, et ça se voit. En maillot rouge, en maillot vert. Poussin sous le soleil.

On lit ce récit où le déroulement de l'action est écrit, nommé, précis et on se souvient soudainement de nos propres *jeux sérieux*, du moins de leur effet sur nous. Ce récit ne nous concerne pourtant en rien (en plus nous appelons soccer ce que les français dénomment football), mais à cause de tout ce qui y est explicité, nous accédons à d'autres univers, ceux qui sont écrits *sur* les lignes, les nôtres.

Même remarque pour « Matin aux *clams* » (TT : 10) : la description précise de la pêche aux *clams* informe le lecteur des étapes à suivre; ceux qui sont familiers avec l'activité vont « reconnaître » ces étapes puisqu'elles sont détaillées : nous sommes dans l'explicite. La relation entre les deux personnages peut nous mener ailleurs : oui nous avons déjà rencontré ces vieux couples qui s'asticotent à tout moment et qui sont pourtant inséparables :

- Maudit que t'es chialeux !
- Chialeuse toi-même !

Leurs noms diffèrent, ils ne sont jamais allés aux *clams*, mais ils sont semblables, ils sont *familiers*. L'implicite n'est pas entre les lignes mais sur celles-ci, dedans, épissé avec l'explicite.

Dominique Maingueneau avance que l'interprétation d'un texte fait partie intégrante d'une œuvre littéraire, que son cadre herméneutique se construit en parallèle à son énonciation. Pour Maingueneau, l'implicite est un élément fondamental de l'œuvre littéraire. Celle-ci prescrit donc un décodage :

L'interprète est ici bien autre chose qu'un simple lecteur : même si cela heurte la façon commune de penser, c'est d'un même mouvement que s'instaurent le texte à interpréter et son commentaire. Le texte n'est pas un énoncé autosuffisant qui s'adjoindrait de manière contingente un interprète, il n'est tel que pris dans un cadre herméneutique qui vient garantir que le texte doit être interprété. (2004 : 56)⁸

⁸ Notons que l'ensemble de l'ouvrage de Maingueneau est remarquable par sa clarté et par la richesse des exemples qu'il propose.

Maingueneau va plus loin et propose que c'est l'utilisation d'un tel cadre qui assure l'implicite. Autrement dit, l'implicite existe non seulement parce qu'il est *écrit* mais surtout parce qu'il est *lu* :

Inscrite dans un cadre herméneutique, l'œuvre dit nécessairement autre chose que ce qu'elle dit. Dès lors, il n'est de clarté que trompeuse : même les textes qui paraissent les plus transparents exigent du destinataire qu'il dérive des sens cachés. La mission du véritable interprète est de trouver le site à partir duquel la clarté s'obscurcit, le texte laisse pointer l'énigme qu'il est censé receler. (2004 : 57)

Peu importe l'aspect de l'implicite qui est éclairé, il faut convenir que le sujet est immense et qu'il se prête à de multiples interprétations (!). Voyons maintenant celles que je propose dans le cadre de cette réflexion.

CHAPITRE 2

L'IMPLICITE VISITÉ AUTREMENT

L'EXPLORATION D'UNE INTUITION...

Lorsque nous lisons, nous sommes à la fois l'instrument du chant, son oreille attentive et son interprète.

Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*

J'aimerais d'abord métaphoriser le concept écriture-lecture. Dans le type de forme brève étudié ici, l'écrivain dépose une petite boîte verrouillée. Il convie le lecteur à la dépouiller. Le lecteur l'ouvre, et tout à coup sortent du minuscule objet banal mille accessoires qui finissent par remplir la pièce. L'écrivain construit la boîte (explicite), le lecteur détient la clé (implicite). Si le lecteur veut découvrir le contenu caché de la boîte, il doit utiliser sa clé. Cette clé lui permet de trouver des accessoires qui lui sont *familiers* parce qu'il les connaît, par les références culturelles imbriquées dans le texte, ou parce que le texte les lui présente *comme* s'il les connaissait, par des déictiques qui « s'emparent » du lecteur; le « On » de Delerm ou le thème récurrent de mes matins, dénominateur commun à tous les humains conscients du temps.

L'implicite observé ici ne serait plus vraiment de l'ordre du sous-entendu, de l'allusion, de l'ironie, mais plutôt de l'ordre des connaissances communes existant dans une réalité extra-littéraire (ce qu'Umberto Eco

nomme le « savoir encyclopédique » et que Bertrand Gervais désigne comme le « savoir tacitement partagé »).

Je considère que ce type de connaissances est au cœur des textes examinés ici. On a qu'à penser aux textes : « *Le oui oui au coiffeur* » (Annexe IV), ou « Ce soir je sors la poubelle » (Annexe V), « *Matin de pluie* » (TT : 46) ou « *Maudit matin* » (TT : 52), qui font référence au quotidien d'une bonne partie des occidentaux de cette planète, magnifique réservoir de possibles connivences. Dans les deux recueils, le lecteur est rejoint par des situations d'observation à la loupe, présentées comme des souvenirs, du déjà-vu-lu-entendu-vécu, comme des « objets familiers ».

L'implicite semble se trouver chez Philippe Delerm dans un explicite condensé, condensé non pas tant parce que son récit est « bref » mais plutôt parce qu'il est « plein », plein des multiples possibilités de sens. Ces différents sens possibles ne s'annulent pas, mais s'additionnent.

Mais comment organiser le texte pour qu'il « fonctionne », pour que son sens déborde du petit format dans lequel il se trouve? Par quels moyens installer l'écriture pour que le lecteur s'engage sur d'autres voies que celles présentées explicitement?

**DEUX MOYENS D'UNE REDOUTABLE EFFICACITÉ :
LA CONVOCATION ET L'ÉVOCATION**

Dans ma proposition interprétative, la *convocation* prend le lecteur en charge, le guide. Cela est réalisable grâce à une entente tacite, une convention de base qui permet de circuler dans le texte par toutes les avenues possibles.

L'*évocation* (ou l'explicite condensé) représente une autre facette de l'implicite : une entité constituée de l'intention auctoriale, des procédés narratifs, des champs lexicaux, des thématiques culturelles et sociales retenues (jeunesse-vieillesse, travail-chômage, famille-solitude, loisirs-engagements etc.).

Mieux ces éléments seront maîtrisés par l'écrivain, plus aisément le lecteur pourra avancer dans le texte, même à travers une incompréhension partielle. Je pense ici à des textes dont les références sont si pointues qu'elles ne peuvent être communes à la majorité, par exemple « Juste une omelette, comme ça » (Annexe VI), avec l'identification de champignons (cèpe de Bordeaux, amanites tue-mouches, trompette-des-morts), ou encore « Matin télégramme » (TT : 59), qui décrit le quotidien d'une ferme laitière en Suisse.

J'avance que dans les textes examinés, les effets de la convocation représentent l'écrivain (l'écriture) et que les effets de l'évocation représentent le lecteur (la lecture).

Dans la *convocation*, j'imagine un ordre (une directive); dans l'*évocation* j'imagine du mouvement (une dynamique). Avec l'écriture vient une proposition, et grâce à la lecture, se dégagent des interprétations de cette proposition. Entre les deux, un contrat pré-écrit qui se co-signe à mesure.

Je crois que les formes brèves à l'étude sont échafaudées sur ces principes de base que j'ai nommés ici *convocation* et *évocation*. Envisageons-les d'abord séparément, en supposant que, une fois recombinaison, cela aidera à mieux comprendre leurs effets.

LA CONVOCATION EXPLICITE

Convoquer :

XIV^e s. : latin *convocare* : voix. 1- Appeler à se réunir, de manière impérative. 2- Faire venir de manière impérative (une seule personne) auprès de soi. Synonymes : Assembler, assigner, ajourner, citer.

Le Robert

Ordonnance péremptoire servie à un individu ou à une organisation quelconque leur enjoignant de se présenter à jour et à heure fixés devant une personne ou un corps public ou privé pour poser un acte, être partie à un litige qui les concerne, être entendus dans une affaire à laquelle ils ont intérêt.

Grand dictionnaire terminologique

Ce que j'entends par convoquer : le texte *appelle* le lecteur, il lui *ordonne* en quelque sorte de le suivre et d'écouter (de lire, de comprendre) ce qu'il va lui transmettre d'abord, et ce qu'il va lui transmettre *aussi* ensuite. Cela pourrait être envisagé comme un pacte, une convention, une règle. Convoquer au sens impératif, j'entends *une* seule voix, celle de l'autorité.

Cette voix, est une sorte de représentation concrète du pacte de lecture, en réalité les *objets visibles de la convocation*. Ils apparaîtront par un procédé narratif, le « On » de Delerm, ou par une thématique, les matins de Nadia Plourde. Dans un cas où l'univers dessiné est trop éloigné des *topoi* du lecteur (comme dans « Juste une omelette, comme ça ») pour réussir son effet de « je dis ceci et je dis ceci *aussi* », ces « repères d'autorité » vont permettre d'avancer dans le texte même s'il met en scène un monde inconnu.

CHAPITRE 3

ORGANISATION IMPLICITE DE LA FORME ET DU PROPOS

COMMENT ANALYSER CET ACTE DE LECTURE ?

Pour y arriver j'aborderai maintenant quelques-uns des concepts développés et explicités dans deux ouvrages de Bertrand Gervais : *Récits et Actions : pour une théorie de la lecture* (1990) et *À l'écoute de la lecture* (1993).

Gervais identifie trois principaux mécanismes d'adhésion du lecteur au texte. Ces mécanismes constituent le protocole du contrat de lecture et se déploient dans le texte de la manière suivante : par l'entrée dans le récit (le paratexte, le mode d'emploi et l'incipit), par l'entrée dans le monde de l'action (l'identification au héros, le script, le plan et la représentation) et finalement par les jeux de l'action (les modes d'accomplissement, une logique de la confrontation et l'excipit).

Les scripts

Qu'est-ce qu'un script ? « Script : permet de décrire des séquences prédéterminées et stéréotypées d'actions définissant des situations communes » (Gervais, 1990 : 164). Le script, selon Gervais s'inscrit donc dans le savoir tacitement partagé. Il existerait trois types de scripts

(d'après les concepts développés par Shank), Gervais a subdivisé certaines de ces classes, mais pour l'essentiel, en voici les trois principaux types:

Script de situation : « Déroulements d'actions qui dépendent des cadres où ils surviennent » (1990 :171). On peut penser, chez Phillippe Delerm, à « La roulette » (2001 : 61), qui résume les craintes et les désagréments liés à une visite chez le dentiste, ou au « Matin forestier » (*TT* : 15), qui relate la routine matinale d'un travailleur forestier, les tâches à remplir avant de débiter le véritable travail : préparation du dîner, équipement requis, transport jusqu'à la forêt, division du travail, etc. Les actions décrites sont exclusives (ou presque) à la situation (la visite au dentiste ou le travail en forêt).

Script personnel : « Déroulements d'actions fondés sur les agents impliqués » (1990 : 172). « Le bistrot Lyonnais » (Annexe VII) nous en offre un très bon exemple : on est plongé dans l'ambiance animée d'un bistrot grâce à la description détaillée du décor, des employés, des odeurs provenant des plats. Bien entendu, on pourrait le placer dans le script de situation (aller au restaurant) mais il me semble que ce sont les comportements des personnages qui sont mis de l'avant : l'action est fondée sur l'agent.

Script instrumental : « Déroulements d'actions fondés sur les accessoires utilisés et dont le mode d'emploi impose une suite définie » (1990 : 173). Songeons au « Matin train » (*TT* : 94) où le récit s'articule autour de l'objet

train et l'objet carte postale : c'est l'instrument qui détermine le déroulement de l'action.

Ces différents types de scripts relèvent d'un savoir partagé : l'écrivain organise son texte en misant sur ce savoir commun, ce qui lui permet, entre autres, de provoquer des effets de surprise (le titre « L'heure du tee » (2001 : 81)), ou de mystère (« Matin 3,1416 », *TT* : 56). Le procédé permet un raccourci considérable dans le développement d'une connivence avec le lecteur. Celui-ci, grâce aux scripts, est donc *convoqué* non seulement par la lecture du texte mais aussi par un appel direct à ce qu'il connaît déjà.

LE « ON » DE DELERM

La construction réussie des fragments de *La sieste assassinée* reposerait sur l'utilisation judicieuse de la déictique « on » comme sujet principal. Moteur narratif, il implique la connivence du lecteur, il l'impose même. Ce « on », c'est *n'importe qui*. C'est donc le narrateur, le lecteur, l'autre et soi à la fois. Ce procédé permet la connexion qui établit une relation directe, immédiate de chacun avec le propos.

Benveniste, cité par Ducrot, affirme que « les pronoms personnels marquent à l'intérieur même de la langue la présence de

l'intersubjectivité » (dans Ducrot, 1972 : 3)⁹. Dans le recueil *La sieste assassinée*, trente-quatre textes sur trente-six sont quasi-exclusivement au « On » : on peut donc parler d'intersubjectivité. On y trouve une importante accumulation de traces qui constituent en partie le style Delerm.

Philippe Delerm n'est pas le premier écrivain à adopter cette utilisation singulière du « On ». Dans son ouvrage intitulé *La pragmatique, Outils pour l'analyse littéraire*, Jean-Michel Gouvard (1998) puise des exemples dans la littérature française pour illustrer le travail particulier du pronom « on ». D'un point de vue syntaxique, par exemple, le « On » se comporte comme un pronom personnel de troisième personne, mais d'un point de vue sémantique, il se comporte comme un pronom indéfini.

L'indéfinitude attachée au sémantisme même de « on » a été exploitée diversement en littérature. Tout d'abord « on » offre un commode passe-partout lorsque l'auteur ne désire pas spécifier plus avant la nature d'une entité qui doit rester quelconque. Flaubert, dans ses romans, exploite fréquemment cette possibilité. (Gouvard, 1998 : 42)

Dans *La sieste assassinée*, le narrateur « donne existence [...] à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes, il s'actualise en se représentant » (Ducrot, 1972 : 205). Le « On » utilisé par

⁹ Voici ce qu'ajoute Ducrot (1972 : 3):

Le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. Et sa position propre peut se manifester soit parce qu'il s'assimile à tel ou tel des énonciateurs, en le prenant pour représentant (l'énonciateur est alors

Delerm *inclut* la personne qui parle (et qui lit), il agit comme un « Nous » (écrivain+lecteur).

Cette indétermination (on, vous) désigne l'autorité, qui *convoque* : puisque c'est personne, c'est tout le monde. Mais encore plus : puisque c'est personne, c'est un peu moi (la lectrice) qui dois assumer ce rôle indéterminé pour comprendre ce que je lis, pour lui donner un sens. L'acte de lecture serait donc prédéterminé par le texte.

Si Flaubert emploie « on » au lieu de dénommer explicitement telle ou telle entité, c'est nécessairement pour favoriser l'émergence d'autres représentations véhiculées par le texte, celles attachées au « on » devant rester en arrière-plan, et seulement dessiner une toile de fond pour la scène principale. (Gouvard, 1998 : 43)

Gouvard précise plus loin que « [c]ette possibilité pour le « on » d'assumer une fonction indexicale combinée avec son indéfinitude sémantique, permet de jouer sur la référence de manière particulièrement souple et efficace » (1998 : 46).

Chez Delerm, cette *toile de fond* est mise de l'avant, elle constitue même la scène principale de la plupart de ses textes. Cela pourrait expliquer en partie la stratégie qu'il a utilisée.

Comme le jeu sur la référence ne permet pas de déterminer avec précision qui est ce « On », cela facilite l'identification du lecteur aux « On » disséminés un peu partout dans les textes, ils deviennent des points de

actualisé), soit simplement parce qu'il a choisi de les faire apparaître et que leur apparition reste significative même s'il ne s'assimile pas à eux.

repère. Et ces repères vont tracer en quelque sorte un chemin *familier*. Après tout, c'est nous qui attendons à Roland-Garros que l'orage se termine dans « Il va pleuvoir sur Roland-Garros » (Annexe VIII). Même si je ne connais rien au tennis, le « on » me garde « captive » dans l'estrade (ou devant la télé) : j'attends la fin de l'averse.

Avec le recueil des cinquante matins, à cause du thème récurrent, la diversité des lieux et des personnages ne nuit pas aux textes, ne les rend pas flous. Comme lectrice, je sais qu'au bout il y a un matin, je peux rester, j'ai envie de rester, d'être complice, je sais de quoi il s'agit, j'ai des balises ; je suis *convoquée*.

Je n'anticipe pas l'action, je ne sais jamais vraiment ce qui va arriver, j'anticipe l'*effet* de cette action, le plaisir que j'éprouverai, comme lectrice, à découvrir ce matin-là, à me pencher avec Delerm pour scruter une réalité, celle-là. Pour cette raison, est acceptée la « contrainte » de lecture : en échange, il y a le plaisir de lire et d'éprouver, d'approuver. Ainsi, l'adhésion au pacte initial de la convocation (par la forme) se déplace vers une adhésion au propos.

Une fois entérinée la « soumission » du lecteur, ou du moins son accord face à la proposition (observations à la loupe par un « On » et échantillonnages de matins), comment mettre en oeuvre un savoir « tacitement partagé » ? Comment mesurer la richesse de ce partage ? Comment l'auteur peut-il concevoir le savoir du lecteur ? « Prévoir son

Lecteur Modèle ne signifie pas uniquement "espérer" qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire. Un texte repose donc sur une compétence mais, de plus, il contribue à le produire », écrit Umberto Eco (1985 : 72). Comment aller vers la découverte de ces univers entiers ? Par le pouvoir de l'évocation!

L'ÉVOCATION IMPLICITE

Évoquer :

XIV^e siècle : faire venir, appeler, *evocare*, *vocare*, appeler, voix. 1- Appeler, faire apparaître par la magie. 2- XVIII^e : Apostropher, interpellé dans un discours. 3- début XIX^e : Rappeler à la mémoire. 4- (1832) Faire apparaître à l'esprit de quelqu'un par des images et des associations d'idées. Synonymes : Invoquer, remémorer, éveiller, susciter, réveiller, représenter, décrire, montrer, aborder, effleurer, poser.

Le Robert

Éveil, volontaire ou involontaire, par jeu associatif, d'images, de souvenirs » (Piéron). Émergence de souvenirs à la conscience.

*Le Grand dictionnaire terminologique*¹⁰

¹⁰ Remarque :

L'évocation peut être liée à des degrés divers de tension d'effort : de l'arabesque relâchée de la rêverie jusqu'au travail volontaire de la recherche dirigée. Elle varie de la simple reconnaissance du « déjà vu » au rappel circonstancié d'événements vécus. La sélection des souvenirs évoqués est influencée, à des degrés divers, par plusieurs ordres de facteurs : depuis les dispositions affectives du sujet, le contexte social, jusqu'à l'organisation interne (la Gestalt)

Ce que je veux dire par évoquer : ici j'entends *des voix*, non plus la voix de l'autorité, mais plutôt celles que le texte transporte dans sa diégèse, et celle du lecteur lui-même, lorsqu'il construit le sens du fragment à partir de sa propre expérience extra-littéraire. C'est le territoire du familier, du déjà-vu-vécu-lu-entendu. C'est le fameux « C'est cela! » de Barthes¹¹ (*Le plaisir du texte*, 1973 : 114).

Considérant ce « pouvoir » (d'évocation) que détient l'explicite de se transformer-condenser en implicite, que devient l'acte de lecture, comment le lecteur construit-il le sens? Quel travail doit-il accomplir pour établir la différence entre ce qui est dit et ce qui est dit *aussi* ? Comment profite-t-il de la connivence, de la complicité avec le texte ?

D'après Kerbrat-Orecchioni, Gervais et bien d'autres, il existerait des ententes non écrites entre le texte et le lecteur. Ces ententes tacites autorisent certes la brièveté, par le cumul des évocations (explicite condensé), mais on peut aussi observer un cumul des effets de ces évocations.

du matériel lors de la fixation; les deux premiers exercent leur action surtout dans l'évocation spontanée; le dernier, dans la recherche organisée. La rapidité d'évocation est parfois appréciée dans des épreuves de fluidité verbale où il faut énoncer ou décrire en un temps donné, le plus grand nombre de mots, cette énumération se faisant librement ou en relation avec un terme inducteur. (*Le Grand dictionnaire terminologique*)

¹¹ Barthes explique d'ailleurs que « [c]e cri ne doit pas être entendu comme une illumination de l'intelligence, mais comme la limite même de la nomination, de l'imagination » (1973: 114) Delerm, par les saveurs et les odeurs qu'il décrit magnifiquement, parvient à nous proposer des « C'est cela! » à plusieurs moments de sa prose.

Le plan

Parmi ces ententes tacites figurent le script, évoqué plus haut, et le plan. Qu'est-ce qu'un plan ? « PLAN : conceptualiser des actions qui ne peuvent être organisées par des scripts; sert à regrouper les actions dont le résultat est imprévisible et dont le déroulement n'est pas fixé à l'avance » (Gervais, 1990 : 176). Le plan, dans son essence, exige un travail de la part du lecteur, celui de « conceptualiser des actions », autrement dit : de les imaginer à son tour, de les recréer mentalement. Toutefois nous avons chacun notre réalité. Un même sens peut en toute logique investir une multitude de réalités.

L'évocation contient dans sa définition même une vastitude de possibilités interprétatives non pas en rapport au sens mais aux possibles lieux où celui-ci peut s'inscrire. Par exemple, dans « La sieste assassinée » (2001 : 95), texte éponyme du recueil, n'importe quel occidental le moins attiré par le farniente de l'après-midi saura de quoi il retourne, reconnaîtra la désagréable sensation d'une sieste interrompue par une visite imprévue, même si son existence est à des années-lumière de celle présentée dans le texte.

Gervais apporte une distinction éclairante à propos de ces deux concepts, qui peuvent paraître semblables *a priori*. Il faut d'abord bien comprendre que dans les deux axes *script (convocation) / plan (évocation)*, il existe un savoir partagé entre l'écrivain et le lecteur. Je préciserais, avec

Gervais, que c'est la source de ce savoir qui diffère dans un cas et dans l'autre :

Les scripts et les plans, cependant, ne font pas appel à ce savoir de la même façon. Les scripts renvoient à un savoir sur des déroulements d'actions particuliers, tandis que les plans renvoient à un savoir plus général sur la façon dont des buts peuvent être atteints. Ils commandent donc des opérations cognitives distinctes et leur représentation fait varier différemment l'adhésion du lecteur. (1990 : 319)

« *Matin Camille-Marcoux* » (TT : 1) et « *Matin de retour* » (TT : 104), respectivement premier et dernier textes du recueil des matins, décrivent un bateau précis, mais même si le lecteur n'a jamais traversé le fleuve ou s'il ne peut situer spontanément où se trouvent Godbout et Matane, il n'ignore pas ce qu'est un traversier : son adhésion diffère, mais elle demeure.

La liste

Dans « *Je sors les poubelles* » (Annexe V), le plan se déploie par le recours à la liste. Selon Gervais, celles-ci « assurent une stabilité dans un environnement souvent volatile et sont quelque chose à quoi se raccrocher, comme un almanach ou un annuaire téléphonique » (2002 : 87). Quand nous lisons « marc de café, enveloppes déchirées épluchures de pomme de terre, trognon de pomme, pot de yaourt, pointe d'un crayon-feutre » nous imaginons effectivement les objets de la liste, mais nous pouvons également imaginer le contenu de notre « propre poubelle ». Ainsi, ce qui est décrit permet d'évoquer ce qui n'est pas décrit. De plus, les listes

privées de verbes et de pronoms permettent la pluralité des évocations : juste assez précises pour qu'on sache de quoi il s'agit, juste assez floues pour qu'on reconstitue ce qu'il en est – pour nous –, à ce sujet, en dehors du texte. La liste soutient plus de fonctions que celle, toute simple, voire simpliste, de la description. Dans un chapitre de mémoire consacré à la lecture de la connivence et de l'ironie chez Jean Echenoz, Francis Langevin précise d'ailleurs, à propos de l'usage de la liste, que « [s]ans chercher à y voir uniquement un caprice de "remplissage", on pourrait penser que ces arrêts dans la narration, ces pauses sont le lieu privilégié de l'accumulation des symboles et des métaphores » (2004 : 82). N'est-ce pas l'endroit idéal pour évoquer une réalité extra-littéraire?

Ces réflexions montrent l'ampleur de la charge sémantique des textes de Phillippe Delerm et de Nadia Plourde. Cette cargaison, constituée autant d'impératives convocations que de puissantes évocations, est si imposante qu'il devient difficile, voire hasardeux de tenter d'isoler leurs effets les uns des autres. D'autant plus que ces effets seront démultipliés par l'organisation réticulaire du recueil.

LE RECUEIL, SES NOMBREUX TITRES, INCIPIT ET EXCIPIT

Lorsque la nouvelle se présente comme la trace d'un moment très ponctuel qu'elle actualise [...], le cadre spatio-temporel se fait des plus allusifs. L'objectif étant celui de la plus grande immédiateté pour laisser le lecteur s'identifier avec l'univers qui lui est proposé.

Catherine Grall, *Incipit de nouvelles, incipit de recueils*

Un recueil de formes brèves comme celui de Phillippe Delerm ou celui de Nadia Plourde accroît les effets produits par la convocation et l'évocation. Chacun des textes abrite au moins trois lieux de rencontre entre l'écrivain et le lecteur, entre l'écriture et la lecture. Trois lieux idéaux pour abriter l'implicite : il s'agit du titre, de l'incipit et de l'excipit.

Les titres jouent un rôle prépondérant puisqu'ils sont, au sens propre comme au figuré, les porte-parole du texte. Réunis en table des matières, ils présentent le menu aux lecteurs. Dans *Seuils*, Gérard Genette écrit à leur sujet : « Il faut un titre, parce que le titre est cette sorte de drapeau vers lequel on se dirige; le but qu'il faut atteindre, c'est expliquer le titre » (1995 : 65). Les titres sont du domaine de l'évocation, peu importe leur mystère (« Délit de fuite », Delerm : 2001 : 39; où la fuite en question est celle d'un stylo dans une poche de chemise), ou leur clarté (« Matin de corneilles », *TT* : 30; où le titre *résume* le récit). Les deux recueils se

distinguent par contre dans le degré d'intensité de la convocation : dans mon recueil, le mot matin est inclus dans chacun des titres, ce qui signifie que « l'autorité » est systématiquement identifiée, tandis que dans celui de Delerm, à deux exceptions près, aucun déictique n'est présent dans les titres, ce qui voile, pour un bref instant, la trace de la convocation pourtant omniprésente dans les fragments.

L'incipit devient aussi très important : à chaque fois, tendre la main, arriver droit du réel, *in media res*. Pour l'identification du pacte (convocation) et pour la prise de rendez-vous : où Delerm m'amènera-t-il cette fois? Au spectacle de fin d'année (« Hommage de chaises », 2001 : 87)? À la campagne (« La maison du gardien me suffirait », 2001 : 47)? Quel sentiment ce matin portera-t-il ? L'émerveillement (« Les premiers matins blanc », *TT* : 83)? L'impatience (« Matin précoce », *TT* : 48)?

Le matin (qui pourrait être considéré comme l'incipit d'une journée) est un moment possible dans une journée possible; pourrait-on supposer que ces textes sont des moments possibles d'un possible roman? S'il en était ainsi, on affirmerait alors l'instauration d'un implicite particulier, propre au genre de la forme brève.

Le cumul des incipit pourrait impliquer que le lecteur renouvelle son contrat de lecture à chaque page : le lecteur est convoqué par le script du matin, et ce matin-là se développera selon un nouveau plan, créant un effet d'intensité : voilà une autre manière d'envisager la condensation.

Cet effet d'intensité est également assuré par le travail des excipit qui « accentuent » davantage la condensation. On constate cet effet surtout dans *Temps tôt...*¹². Par exemple, dans « Matin de blues », l'excipit « Matin adultère pour animaux sauvages » est le segment qui synthétise le matin, qui est lui-même un moment condensé en une page.

Maximum de titres, d'incipit et d'excipit, minimum de mots, maximum d'effets.

¹² Quatorze matins sur cinquante proposent un excipit qui *résume* le texte, le condense au maximum, reprenant en partie la fonction accordée plus haut aux titres : « Matin chalet », « Matin forestier », « Matin olympique », « Matin d'août maritime », « Matin de corneilles », « Matin Molson Dry », « Matin précoce », « Maudit matin », « Matin bienheureux », « Matin lendemain », « Matin rural », « Matin 101,5 Rimouski », « Matin Cayen » et « Matin de blues ».

CONCLUSION

L'IMPLICITE EN GRANDES FORMES

Il [le lecteur] peut prendre une initiative interprétative dans la mesure où les résultats de celle-ci sont déjà prévus et inscrits dans le texte. Il est intéressant de noter que ce n'est pas le lecteur qui doit fonctionner ou encore sa lecture, comme on dit d'une interprétation qu'elle ne « fonctionne » pas, qu'elle ne rend pas justice au texte; non, c'est le texte qui doit fonctionner. C'est le texte, la vedette, le lecteur est son faire-valoir.

Bertrand Gervais,
À l'écoute de la lecture

Par la méthode que j'ai développée et adoptée, j'ai pu mesurer l'importance de la « pression » contenue dans ces formes « comprimées ».

Mes lectures et ma réflexion me portent à croire que cette manière particulière d'exploiter l'implicite *entre* et *sur* les lignes, pour mieux ensemer le champ des possibilités interprétatives, serait une caractéristique fondamentale de ce type de forme brève. Philippe Delerm et Nadia Plourde installent à la source même du récit une conversation avec le lecteur, sans pour autant qu'aucun des deux (écrivain ou lecteur) ne soit nommé explicitement.

Dans le recueil de Delerm, nous sommes sur le terrain de l'implicite, mais le texte est lui-même très explicite. Comme si nous avions une grosse loupe sur un petit événement. Tout est raconté, par exemple dans ce fameux « Conseil de guerre » : la toilette, l'hésitation, le courage d'aller vers l'enfant, le jeu lui-même, la sensation du jeu sur l'adulte, les autres qui reviennent – peut-on être plus explicite? En même temps, nous ne sommes pas entièrement dans cet espace, nous voguons vers notre propre enfance, nous partageons la gêne de l'observateur adulte qui veut jouer, nous sommes quelques instants le petit garçon méfiant, et c'est par l'implicite contenu dans le texte que nous y arrivons. La grosse loupe nous fait voir plus grand *et* plus loin.

La convocation, qui se veut un rappel de l'autorité, qui accueille le lecteur et le conduit jusqu'au bout (les scripts de Gervais ont la même fonction), produit et permet un double effet paradoxal. D'une part, le texte met en scène une situation autonome (un début, un milieu et une fin), et d'autre part, il se trouve dans une continuité : c'est un moment X dans une journée X, dans la vie de X. La loupe sur le moment sous-entend que celui-ci s'intègre dans un univers plus vaste. Nous revoilà dans un implicite *entre* les lignes.

Ces récits en évoquent bien d'autres (nous avons tous en mémoire un matin qui ne ressemble à aucun matin du recueil) et présentent une densité considérable au niveau du contenu, même si le

contenant est miniature. Les mots, les phrases qui ont un contenu implicite renferment d'autres phrases à l'intérieur d'elles, évoquent d'autres territoires, d'autres idées que celles nommées explicitement. « Rencontre à l'étranger » (Annexe IX) évoque le malaise des rencontres avec des « connaissances à qui l'on ne parle pas », peu importe si cela se déroule à l'étranger ou dans une file au cinéma près de chez-nous. L'évocation de ce malaise permet au lecteur d'accéder à d'autres situations semblables dans un contexte tout à fait différent. Aussi le récit s'enrichit-il sans s'alourdir.

À mon sens, dans la forme brève, les contenus implicites prennent autant de place que les contenus explicites, que ce soit *entre* ou *sur* les lignes. La reconnaissance de l'omniprésence de ce procédé stylistique me semble la porte d'entrée royale pour établir le premier jalon d'une poétique du genre.

ANNEXES

ANNEXE I

Les petites vieilles du jackpot

Elles sont veuves, sûrement. Elles ont souvent les cheveux presque mauves, trop frisés, des tailleurs à ramage beiges ou bien lilas, des poignets à gourmette, mais pas de gourmette. Assises devant les machines à sous, elles ont le regard dur, absent. D'un geste d'automate, elles puisent une à une les pièces dans le seau en plastique - c'est drôle, ce petit seau pour faire joujou au sable qui devient joujou à être vieux devant les gargouillis des machines. Tout autour d'elles, il y a des gens plus jeunes - l'un met les pièces, les autres dans son dos commentent, poussent des oh!, des ah! Mais les petites vieilles ne cillent même pas. Statufiées sur leur tabouret, elles regardent infiniment tourner les cerises, les prunes, les poires, les bananes.

Soudain ça y est, les rouleaux s'arrêtent tous ensemble sur les cerises ; il y a un « tchac » très mat, très sec, tout de suite une pluie de pièces qui s'abat dans la rigole en bas. Cela dure, les autres joueurs jettent un coup d'œil en biais, certains s'arrêtent, écoeurés par la longueur de l'averse. Mais les petites vieilles ne ramassent même pas les pièces. Elles jouent gros jeu. Elles ont le temps. Aucune joie sur leur visage.

Elles font peur les petites vieilles du jackpot. Depuis longtemps, elles se savent plus le goût des prunes ou des cerises. Elles n'ont besoin de rien, envie de rien. Mais elles veulent de l'argent, avec une soif mécanique. Il y a des lumières orangées qui leur font le teint blême, des mots américains qu'elles ne comprennent pas, des musiques trop fortes qu'elles n'entendent pas. En pénétrant dans la salle de jeux, la première fois, on les trouve un peu ridicules, déplacées. Mais on comprend bien vite que toute cette fournaise dérisoire, c'est pour elles, pour leurs victoires absurdes et leurs défaites sans saveur. Elles enfournent enfin dans le seau à joujou les pièces amoncelées de la rigole. Elles reprennent leur manteau, on compte leur pactole, on leur distribue des billets. D'un geste las, elles laissent le dernier au garçon en smoking. On aimerait savoir qu'à un moment précis leur cœur a battu juste un peu plus vite. Mais elles ne veulent avoir personne à qui le dire. Elles s'en vont à petits pas le long de la digue allumée. C'est un beau soir d'été; les adolescentes ont mis un pull sur leurs épaules, les enfants mangent des glaces. Les petites vieilles disparaissent dans la nuit. Demain elles reviendront. Jouer.

ANNEXE II

Conseil de guerre

C'est un enfant qui joue, tout seul, agenouillé sur la moquette de sa chambre. Il a les Play Mobil du Far West, avec le fort aux poutres un peu trop régulières en plastique marron, les Indiens, les tuniques bleues – même celui qui joue du clairon. On est là, invité, les autres sont partis au marché, on a fait sa toilette le dernier. Il a disposé les Indiens autour du fort, à plat ventre, fait coucher les chevaux. Il parle à haute voix, avec les phrases des westerns. On est dans le couloir. Délicat de se montrer – on ne voudrait pas tout arrêter – mais délicat aussi de ne pas se montrer – il vous a déjà vu, sans doute. Et puis on a un peu envie d'entrer dans le jeu. Pas vraiment de jouer, mais de se prouver à soi-même qu'on pourrait encore le faire, qu'on ne serait pas trop un pachyderme dans un magasin de porcelaine. On hésite. On est vraiment intimidé. Ça ramène à très loin, des filles qu'on désirait, des mots qu'on ne savait pas trouver. C'est comme s'il y avait le même enjeu, mais on finit par se lancer :

- Tu crois que je saurais jouer au fort avec toi?

Alors on se sent soupesé par un regard grave. Pas d'exultation, pas de refus, pas d'assentiment de politesse. Simplement, au bout d'un long temps de latence, ce geste impérieux du bras tendu :

- T'as qu'à prendre les Indiens.

On prend les Indiens, et même on se remet en bouche un de ces vieux conditionnels-sésames qu'on avait oubliés :

- On aurait dit que je t'aurais envoyé un émissaire pour parlementer.

On est accepté! Mine de rien, on plonge dans l'histoire, à coups de concessions réciproques, je te rends tes prisonniers, mais tu me donnes des vivres pour huit jours. Quand les autres vont rentrer du marché, il y aura des phrases comme écrites à l'avance :

- Où sont-ils, tous les deux?

- Dans la chambre. Ils jouent au fort, ça a l'air d'être sérieux!

Plus tard, à l'heure de l'apéro, on renoncera aux libations, on en fera un tout petit peu trop :

- Buvez sans moi! J'ai encore quelques braves à sacrifier!

Et ce sera très lâche, une façon de faire croire qu'on possède nonchalamment les deux univers - comme si le coeur n'avait pas battu fort, à ce moment fragile où l'enfance pouvait vous exiler.

ANNEXE III

Poussin sous le soleil

C'est souvent le temps de Pâques. Parfois bien avant, un samedi un peu fou. Le soleil brille depuis midi. Ils sont là-bas sur le terrain de foot, en maillots rouges, en maillots verts. On ne s'arrête même pas pour les regarder - il n'y a que les parents, les entraîneurs, sur le bord de la touche, on aurait l'air idiot. Ce n'est pas un spectacle, le championnat poussin. Ça se joue sur un terrain annexe, très loin de la tribune de béton mortifère, de la piste d'athlétisme déserte. Mais en quelques secondes happées au vol sans descendre de voiture, on a compris. C'est juste une façon particulière qu'ils ont de s'ébrouer dans l'herbe, d'en faire un tout petit peu trop.

Ils jouent la balle, bien sûr, mais les gestes ne sont plus seulement ceux du football. C'est tout d'un coup comme une cour d'école en plein espace, une effervescence gratuite. Ils ont joué tout l'hiver, le samedi après-midi, dans le vent, le froid, la boue. Ballon lourd, crampons glaiseux. Seul importait le sort du match, le classement du groupe trois - quelquefois le remords d'un six en maths à annoncer, qui continuait à courir dans la tête, au retour des vestiaires.

Et puis voilà, il fait beau, et c'est comme si tous les matchs gris n'avaient été que pour celui-là, qui fait semblant de s'appeler encore football. Corner, six mètres, orange à la mi-temps : tous les gestes sont là pour mieux goûter la joie tiède, blonde, la joie par en dessous qu'on n'avouerait pour rien au monde. Qu'on ne s'avoue pas à soi-même. Car c'est bon pour les grands, de tout gâcher en collant l'étiquette, de soupirer : « Comme il fait bon, comme on est bien! »

Quand on a dix ans, on joue sérieux sur le dégagement, on reste les pieds bien au sol pour la remise en touche. Mais il y a du bonheur dans chaque geste, et ça se voit. En maillot rouge, en maillot vert. Poussin sous le soleil.

ANNEXE IV

Le oui oui au coiffeur

On est là, tout engoncé dans le fauteuil, tout vapoureux, flottant dans la soyeuse blouse vague que le coiffeur vous a fait enfiler. Au début, il a eu ce geste du doigt glissant autour de votre cou pour placer la petite serviette protectrice - et dès lors on s'est laissé faire, anesthésié par tant d'autorité et tant de prévenances, par tant d'effluves de violette et de fougère répandus au hasard de la pièce.

Quand le coiffeur vous parle dans le dos, ce n'est pas très poli de le suivre des yeux dans la glace, et puis ça l'agace un peu - il ne dit rien, mais vous saisit la tête entre ses mains, à hauteur des tempes, et rectifie la position avec une douceur implacable. Puis le ballet du peigne et des ciseaux reprend, et la conversation aussi, après un petit blanc. Alors, c'est assez étrange : on se regarde dans la glace bien en face tout en bavardant. On ne peut pas dire qu'on se voie vraiment, ni qu'on s'admire - ce serait gênant d'opposer une telle suffisance à cet artisanat butinant qui se déploie autour de vos oreilles. On se regarde en s'oubliant. On devient la conversation, bien anodine le plus souvent, du type moralisateur à consensus très large, sur l'évolution défensive du football, par exemple - qu'est-ce que vous voulez, c'est l'argent qui commande.

Mais la minute qui compte, c'est tout à la fin. Les gestes se sont alentis, le coiffeur vous a délivré du tablier de nylon, qu'il a secoué d'un seul coup, dompteur fouetteur infailible. Avec une brosse douce, il vous a débarrassé des poils superflus. Et l'instant redouté arrive. Le coiffeur s'est rapproché de la tablette, et saisit un miroir qu'il arrête dans trois positions rapides, saccadées : sur votre nuque, trois quarts arrière gauche, droite. C'est là qu'on mesure soudain l'étendue du désastre... Oui, même si c'est à peu près ce qu'on avait demandé, même si l'on avait très envie d'être coiffé plus court, chaque fois on avait oublié combien la coupe fraîche donne un air godiche. Et cette catastrophe est à entériner avec un tout petit oui oui, un assentiment douloureux qu'il faut hypocritement décliner dans un battement de paupières approuvateur, une oscillation du chef, parfois un « c'est parfait » qui vous met au supplice. Il faut payer pour ça.

ANNEXE V

Ce soir je sors la poubelle

Ce n'est pas quand on jette quelque chose. Non, on ne regarde pas vraiment, alors - on s'occupe juste de savoir si la poubelle est plus ou moins pleine. Mais quand elle commence à déborder, qu'il faut se résoudre à extraire le sac, juste avant de le fermer avec le petit ruban de plastique translucide, on jette un bref coup d'œil à ce trésor composite. On ne le trouve pas si répugnant. C'est le marc de café qui donne l'unité, s'infiltré entre les interstices. Il saupoudre sans vergogne les enveloppes déchirées, sans souiller l'encre bleue des écritures familières, s'attarde dans le creux mouillé des épluchures de pommes de terre. Un trognon de pomme parcheminée s'est engouffré dans la coque laiteuse d'un pot de yaourt au bifidus. La pointe d'un crayon-feutre asséché s'obstine à piquer la plaque alvéolée d'une tablette de magnésium. Il y a d'étranges solitudes qui se happent ainsi, dans cet espace qu'on avait cru compact en l'aplatissant de la paume de la main, aux dernières visites. Mais à peine a-t-on le dos tourné que tous ces faux cadavres recommencent à respirer, reprennent forme et se tutoient en liberté nocturne. On voulait compresser, abolir, effacer. C'était bien du mépris. Elles ne nous appartiennent pas, ces côtes de melon jamais raclées. On croit jeter l'envers de soi, le sale et l'inutile. Mais c'est peut-être aussi l'endroit qu'on pourrait déchiffrer, dans ces curieuses fiançailles entre les revues jamais lues des mutuelles et les boîtes d'Upsa, les petits parachutes des sachets de thé, les écorces d'orange. Quelques secondes pour saisir tout cela, qui nous ressemble et nous échappe. Puis on ferme le sac d'un nœud bien sec. Mais rien n'est mort. Ils se reparleront ensemble, loin de nous, témoins à décharge.

ANNEXE VI

Juste une omelette, comme ça

En fait, c'est souvent dans les fossés qu'on les trouve. Oui, même le long de la route, à la lisière de la forêt - et les automobilistes qui passent détournent la tête une seconde, mais la vitesse les happe, ils doivent juste avoir le temps de dire :

- Tiens, on dirait qu'ils ont trouvé des champignons.

Mais le meilleur endroit, c'est encore le sous-bois, sur le talus moussu, au bord de l'allée cavalière. C'est beau, un vrai bouchon de champagne, un vrai cèpe de Bordeaux. Aucune chose au monde ne donne peut-être mieux cette sensation de plénitude fraîche, de perfection rebondie. L'instant précis où on le voit, où on est sûr - non ce n'est pas un silex, pas un amas de feuilles détremées - donne une sensation de jubilation très pure, sans proportion avec la valeur de la découverte. Bien sûr il avait plu beaucoup, mais quand les gens du village disaient en souriant sous leur parapluie : « Au moins on trouvera des champignons ! », on savait bien que cette consolation n'était pas certaine. D'ailleurs il faisait un peu froid, et on était venu deux fois en forêt pour rien, aucune trace, pas même une des ces amanites tue-mouches qui font dire :

- Quand il y a des mauvais, les bons ne sont pas bien loin !

Et puis voilà que la troisième quête est la bonne, avec assez de désir et de pas inutiles pour être heureux de cette présence bonhomme, rondouillarde, si évidente, et dont il est mystérieux de dire qu'elle est en même temps si fugace et secrète. Parfois, on trouve aussi des trompettes-des-morts - il suffit d'apercevoir la première, si difficile à discerner dans l'obscurité des branches mortes, avec sa couleur presque noire - et on est sûr de faire une cueillette abondante, toutes les autres suivent. Avec le cèpe, c'est bien différent. Même si on en trouve deux ou trois dans le même carré de mousse, chacun garde sa singularité - et si l'un d'eux est mangé par une limace, son voisin n'en paraît que plus intègre et souverain. La peau du bouchon de champagne est si brune, d'un velouté si mat, le pied crémeux parfois si enflé qu'il outrepassse le chapeau.

Après, c'est une affaire de mijotage, murmure de friture, odeurs et de persil - odeur de forêt surtout, qui imprègne les murs, et fait de la cuisine une officine d'alchimiste où l'on distille l'essence du sous-bois en fumées lourdes, appétissantes, mais déjà si abstraites - au fond de la poêle, le bouchon de champagne ne se ressemble plus, mais il s'est immiscé partout, dans cette trace embuée sur la vitre, l'envie d'une bouteille poussiéreuse de bourgogne, l'idée d'un coup de téléphone à donner aux amis - juste une omelette, comme ça ; on a trouvé des cèpes.

ANNEXE VII

Le bistrot lyonnais

On y va un peu pour se faire chambrer, bousculer. Ainsi, la dame à la table d'à côté a pris cette expression ravie-confuse qui semble de mise quand on a demandé au patron en tablier bleu quel vin il vous conseillait, et qu'on s'est attiré cette réponse :

- Le pot d'rouge de Maçon, c'est avec ça que j'me fais l'plus de pognon!

Les menus sont écrits à la craie sur des ardoises accrochées au mur. Le décor hésite entre simplicité-famille 1950 et art-déco discret.

Mais on vient là surtout pour entendre des mots faussement familiers, des mots si charnus qu'ils semblent autant d'injures lancées à toutes les cuisines diététiques : tablier de sapeur, gras-double, tête de veau sauce gribiche, pieds paquets, saucisson chaud, fraise de veau, potée aux deux viandes.

Et comme la dame s'inquiète, le patron lui assène avec une patience outrée qui cache mal son agacement :

- Mais non, madame, c'est pas gras, l'gras-double. Y a rien de gras dans les abats!

Un coup d'œil sur l'excroissance abdominale qui gonfle le tablier bleu jette une ombre de doute sur cette phrase péremptoire, mais on n'est pas là pour discuter.

On est là pour se laisser faire, se laisser gagner par la chaleur qui vient du côtoiement des coudes et des tables, du rouge de Maçon... qui vient de cette poésie gargantuesque, de cette sensualité sans vergogne des mots outrecuidants. On a dans son assiette une réalité plantureuse, raisonnable toutefois. Mais c'est dans la tête que la bonde est lâchée, que le cholestérol déferle avec un rire sardonique. Tablier de sapeur ! Chaque syllabe se détache avec une lourdeur provocante et satisfaite. Au bistrot lyonnais, on devient sénateur de la Troisième République.

ANNEXE VIII

Il va pleuvoir sur Roland-Garros

« Météo-France nous annonce un risque d'averse dans vingt minutes environ. » Sur le court, les couleurs ont changé d'un seul coup. La terre orangée a pris une matité rougeâtre, presque brune. Derrière les juges de ligne, les bâches vert pâle BNP imposent soudain une atmosphère de piscine couverte, de gymnase ennuyeux. Il ne pleut pas vraiment encore, mais une espèce de bruine doit flotter dans l'air, car les contours s'amollissent.

Vient cette seconde redoutée où le serveur regarde vers le ciel, puis vers l'arbitre. Imperturbable sur sa chaise, ce dernier annonce paisiblement 15-30. Il doit montrer qu'il ne va pas se laisser faire : un des deux joueurs a toujours intérêt à ce que le match soit interrompu. Le jeu se poursuit, mais on ne prête plus trop attention au score. La pluie va venir. Il y a ainsi des choses que l'on redoute en sachant bien qu'elles viendront quand même. Quand l'averse s'abat, indiscutable et franche, on se résigne sans soupir. En quelques secondes, l'arbitre est au bas de sa chaise, les raquettes de rechange et les serviettes ont disparu au plus profond des sacs, les ramasseurs déploient la grande bâche molle et sombre.

Alors on n'a plus rien à faire. Devant l'écran de télé, on a presque l'odeur des tilleuls rimbaldiens dans les allées de juin. Comme les vrais spectateurs, on flâne dans sa tête, en attendant. Il y a ce calme, ce rien, ce Paris suspendu de la porte d'Auteuil. Toutes les technologies, toutes les frénésies publicitaires et sportives focalisées sur le tournoi prennent un petit coup de lenteur mélancolique. La semaine prochaine, il fera beau pour la finale, on le sait bien, la terre sera rouge arène et les téléobjectifs déploieront leur museau monstrueux. Mais maintenant il y a un peu d'ennui, l'envie d'une tasse de thé, d'un pull à enfiler même s'il fait très doux. Il pleut sur Roland-Garros.

Phillipe Delerm, *La sieste assassinée*, p.9-10.

ANNEXE IX

Rencontre à l'étranger

On ne sait rien d'eux. On ne connaît même pas leur nom. D'habitude, on se contente de les saluer d'un mouvement de tête chez la boulangère ou dans le bureau de tabac. Dix ans quand même qu'on les croise ainsi, sans la moindre curiosité. Ce n'est même pas de l'indifférence. Plutôt une sorte de contiguïté familière, pas désagréable, mais qui ne mène nulle part.

Et puis voilà qu'ils sont là, en plein cœur de Hyde Park, quelle idée! Après la cohue des magasins de Regent Street, on s'était amusé de cette liberté anglaise qui permet à chacun de s'emparer d'une chaise longue et de s'affaler, les pieds sur le gazon, avec un soupir de satisfaction - et le sentiment d'être presque devenu un autochtone. Mais à quelques yards, juste en face de vous, pareillement alanguis dans la toile vert sombre... Il faut en convenir, cette reconnaissance ne suscite pas d'emblée un enthousiasme irrépressible. Plutôt une réticence, liée précisément à l'idée qu'il serait opportun de manifester de la joie, et que ce ne sera pas facile. De leur côté le même sentiment naît à la même seconde, et les gestes alors deviennent parallèles. On s'étonne à l'unisson, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. On s'approche avec une lenteur qui dément aussitôt l'extrême félicité affectée l'instant précédent. Que va-t-on bien se dire ?

C'est là que l'hypocrisie sociale accumulée pendant des années vient vous sauver. Oui, cette espèce d'aisance valable en toutes circonstances qui ne console pas des belles timidités de l'adolescence, mais leur succède, et marque l'irréversible passage à l'âge adulte, cet aplomb dérisoire mais si pratique vous permettent de faire face, avec un naturel vaguement obscène. On parle. On parle d'Angleterre, évidemment. Toute allusion à la communauté des origines est exclue d'office. Par contre, les circonstances du voyage, les hasards de l'hébergement, le dilemme entre le tube et le taxi sont tour à tour passés au crible. Enivré par sa propre énergie, on s'étonne. Le courant passe bien, comment avait-on pu s'ignorer si longtemps ? On ne sait toujours pas grand-chose de leur vie, mais ils ont l'air gentil, et dans la chaleur du moment, on va leur proposer de prendre un pot ensemble. Quoique... On est pour deux jours à Londres, et la moisson de climats à engranger risque de se réduire à une peau de chagrin si on commence à diluer le temps avec des concitoyens. Un rendez-vous en France au retour, alors ? Oui, bien sûr... Encore que... On ne peut pas parler de Londres pendant cent sept ans...

Tout ce non-dit défile aussi en parallèle, on le sent bien. Le joyeux babil des premières secondes s'en ressent, et les phrases s'espacent. On se quitte un peu gourds, et l'au revoir a des accents de délivrance.

Huit jours plus tard, à la Maison de la Presse, on fera semblant de ne pas se voir.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES THÉORIQUES ET THÈSES :

BARTHES, Roland (2000), *Le plaisir du texte* (1973) précédé de *Variations sur l'écriture* (entre 1971 et 1973), Paris, Seuil, 129 pages.

BENVENISTE, Émile, ([1966]1974), *Problèmes de linguistique générale*, Paris Gallimard, coll. «Collection Tel», 356 pages.

DUCHESNE, Alain et LEGUAY, Thierry ([1991] 1993), *Les petits papiers, Écrire des textes courts*, Paris, Magnard, coll. «Petite fabrique de littérature», 288 pages.

DUCROT, Oswald, ([1972] 1993), *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique* [3^e éd. corr. et augm.], Paris, Hermann, coll. «Savoir/Sciences», 326 pages.

ECO Umberto (1985), *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 315 pages.

GENETTE, Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 388 pages.

GERVAIS, Bertrand (2002), *Donald Barthelme : critique de la vie quotidienne*, Paris, Éditions Belin, coll. « Voix américaines », 127 pages.

GERVAIS, Bertrand (1990), *Récits et actions : pour une théorie de la lecture*, Longueuil, Édition le Préambule, Québec, coll. « L'univers des discours », 411 pages.

GERVAIS, Bertrand (1993), *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB, coll. « Essais critiques », 238 pages.

GOUVARD, Jean-Michel (1998), *La pragmatique, Outils pour l'analyse littéraire*, Paris, Éd. Armand Collin, coll. «Cursus», 185 pages.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine ([1991] 1986), *L'implicite*, Paris, Éditions Armand Colin, collection «Linguistique», 404 pages.

LANGÉVIN, Francis (2004), *Lire la connivence et l'ironie : savoirs du narrateur et personnalité narrative chez Jean Echenoz* [mémoire de maîtrise, sous la direction de F. Fortier et R. Bérubé], Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 107 feuillets.

MAINGUENEAU, Dominique (2004), *Le discours littéraire, Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Éd. Armand Colin, 262 pages.

MONTANDON, Alain (1992), *Les formes brèves*, Paris, Hachette Supérieur, coll. « Contours littéraires », 176 pages.

ROUKHOMOVSKY, Bernard (2001), *Lire les formes brèves* [sous la direction de Daniel BERGEZ], Paris, Nathan Université, coll. « Lettres svp. », 152 pages.

ARTICLES :

GRALL, Catherine (1997), « Incipit de nouvelles, incipit de recueils » dans Liliane LOUVEL (textes réunis par), *L'incipit*, Poitiers, Université de Poitiers – UFR Langues et littératures / Publications de la Licorne, coll. « Hors série-colloque », p.271-289.

THERIEN, Gilles (1992), « Lire, comprendre, interpréter », *Tangence*, no 36, p.96-104.

ESSAIS :

BARTHES, Roland, (1984), « Au séminaire », dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, coll. « Essais critiques », 412 pages.

BORDUAS, Paul-Émile, (1949), *Projections libérantes*, Montréal, Mithra-Mythe éditeur, 40 pages.

DILLARD, Annie ([1989] 1996), *En vivant en écrivant*, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « 10/18 », 143 pages.

JACOB, Suzanne (2001), *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 148 pages.

MANGUEL Alberto ([1996] 1998), *Une histoire de la lecture*, Arles et Montréal, Actes Sud/Leméac, 428 pages.

SAMSON, Pierre, (2001), *Alibi*, Montréal, Leméac, 104 pages.

FICTION :

DELERM, Philippe (2001), *La sieste assassinée*, Paris, Gallimard, Coll. « L'Arpenteur », 97 pages.

LECTURES D'ACCOMPAGNEMENT AU MÉMOIRE :

AUSTER, Paul
 (2004) *La nuit de l'oracle*
 (textes réunis par) (2004), *Je croyais que mon père était Dieu*

GAUTHIER, Louis
 (2002) *Voyage au Portugal avec un allemand*
 (2000) *Les aventures de Sivilis Pacem et Para Bellum II*
 (1988) *Le pont de Londres : récit*
 (1984) *Voyage en Irlande avec un parapluie*
 (1973) *Les grands légumes célestes vous parlent* (précédé de *Le Monstre-mari*)
 (1970) *Les aventures de Sivilis Pacem et Para Bellum I*
 (1967) *Anna*

GIGUÈRE, Roland
 (1997) *Illuminures*

HANDKE, Peter
 (1987), *L'histoire du crayon*

LALONDE, Robert
 (2004), *Iothéka*

MARTEL, Yann
 (2003) *L'histoire de Pi*
 (1998) *Self*
 (1994) *Paul en Finlande*

NOTHOMB, Amélie
 (1999) *Stupeur et tremblements*